

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE

AUGUSTIN FLICHE

AIGUES-MORTES
et
SAINT-GILLES

Aigues-Mortes
et
Saint-Gilles

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

Directeur : **M. MARCEL AUBERT**

Aigues-Mortes et Saint-Gilles, par A. Fliche. 42 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet. 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 49 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Edition anglaise.*

Chinon, par Eugène Pépin. 40 grav. et 5 plans.

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Meaux, par F. Deshoulières. 40 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Bégule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, pr A. Anglès. 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château d'Ecouen, par Terrasse, 38 grav.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes, Langeais, Ussé, Azay,* par Henri Guerlin. 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Lt-Colonel F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 54 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 39 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. 1 plan.

Souvigny et Bourbon-l'Archambault, par F. Deshoulières. 42 grav. et 3 plans.

(Petites Monographies des Grands Édifices)
* * * de la France * * *

Collection fondée par E. LEFÈVRE-PONTALIS

Publiée sous la direction de M. Marcel AUBERT

Aigues-Mortes
et
Saint-Gilles

PAR

AUGUSTIN FLICHE

Professeur à l'Université de Montpellier.

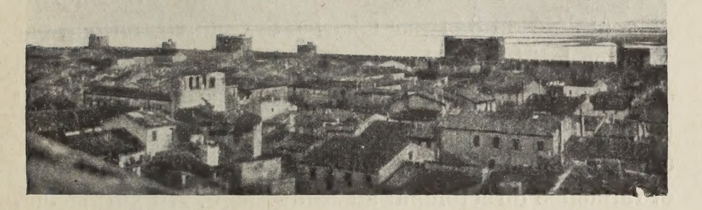
Ouvrage illustré de 42 gravures et 1 plan.



PARIS

HENRI LAURENS, EDITEUR

6, rue de Tournon, 6



La Ville et les Remparts, vus de la Tour de Constance.
Cliché de l'Auteur.

AIGUES-MORTES

I

INTRODUCTION HISTORIQUE

Les origines du port d'Aigues-Mortes. — Le territoire sur lequel s'élève aujourd'hui la ville d'Aigues-Mortes a, jusqu'en 1248, appartenu à l'abbaye de Psalmodi.

Les origines de Psalmodi sont enveloppées d'obscurité. Il faut aujourd'hui renoncer à l'opinion longtemps accréditée suivant laquelle le monastère, fondé à une date très reculée, aurait été détruit par les Sarrasins entre 720 et 725 et se serait ensuite relevé de ses

ruines. En réalité les actes les plus anciens, conservés aux Archives du Gard, ne permettent pas de remonter au delà du IXe siècle[1]. Louis le Pieux, en 815, accorda à Psalmodi un privilège d'immunité qui fut confirmé et complété en 844 par Charles le Chauve, en 909 par Charles le Simple. Les papes eux aussi témoignèrent leur faveur au monastère : sous le pontificat d'Étienne VII (929-931), Psalmodi devint une abbaye exempte, c'est-à-dire soustraite à toute juridiction séculière ou laïque et rattachée directement au Saint-Siège. Au XIIIe siècle, c'est une véritable puissance territoriale dont relève le port d'Aigues-Mortes.

L'abbaye était entourée de marais qui communiquaient avec l'étang de Mauguio. Au sud, la mer n'était pas loin : à quelques kilomètres de Psalmodi, elle creusait la baie des Eaux-Mortes, excellent mouillage où venait finir le Petit Rhône, sous le nom de grau de la Chèvre[2]. C'était là un emplacement tout désigné pour

1. Le premier acte authentique est une donation faite à l'abbaye par un seigneur nimois du nom de Badila en 812 (Arch. du Gard, H. 112). Le diplôme accordé par Charlemagne en 791 en vue de la reconstruction du monastère (soi-disant détruit par les Sarrasins) et dans lequel Charles prend le titre d'empereur, sept ans avant la fondation de l'Empire (Arch. du Gard, H. 112) est un faux confectionné à la fin du XIe siècle.

2. Nous ne discuterons pas à nouveau l'opinion exprimée par M. Lenthéric, *Les Villes mortes du Golfe du Lion*, p. 352-353, suivant laquelle le littoral de la Méditerranée au voisinage d'Aigues-Mortes n'aurait guère varié à l'époque historique. Elle a été réfutée par Pagézy, *Mémoires sur le port d'Aigues-Mortes au XIIIe siècle*, p. 40-81, et par Morize, *Aigues-Mortes au XIIIe siècle*, dans les *Annales du Midi*, t. XXVI, 1914, p. 315-316, qui ont prouvé qu'au XIVe siècle les étangs du Repos et du Repausset faisaient encore partie de la mer.

un port, mais jusqu'au temps de saint Louis on ne trouve pas trace de ville. Un marin languedocien, qui déposa au cours de l'enquête de 1298, pouvait affirmer qu'avant la croisade de 1248 il n'y avait là « ni tour ni pierre ». Comme le dit fort bien M. Morize dans son remarquable article sur *Aigues-Mortes au XIIIe siècle*, « Aigues-Mortes est la ville et la création de saint Louis ».

Les pourparlers relatifs à l'achat du port d'Aigues-Mortes par le roi de France semblent remonter aux environs de 1240 ; ils aboutirent en 1248 à une convention aux termes de laquelle le roi devenait propriétaire des terres avoisinant la mer. Saint Louis put donc s'embarquer à Aigues-Mortes quand il partit pour la croisade.

Dès que le roi eut acheté aux environs de Psalmodi le terrain nécessaire à la réalisation de ses projets, on s'employa activement à l'aménagement du port et à la construction de la ville.

Le port d'Aigues-Mortes a été fort bien conçu. Il comprenait un port maritime, l'ancien mouillage des Eaux-Mortes, où abordaient les grosses embarcations et un port intérieur, creusé plus en arrière, dans l'étang du Repausset, réuni au précédent par une passe assez large, traversé par une voie navigable qui, comme aujourd'hui, longeait la mer à une certaine distance depuis Montpellier jusqu'au Rhône.

Ni le port intérieur ni le port maritime n'ont été l'objet de travaux bien importants jusqu'à la mort de saint Louis. Les projets élaborés en 1248 ont été exécutés sous le règne de Philippe le Hardi (1270-1285) qui concorde avec un vigoureux effort pour étendre la domination et l'influence capétiennes sur les rives de la Méditerranée.

On construisit alors un grand môle qui permettait aux navires d'accoster plus facilement. D'autre part, comme la passe naturelle qui faisait communiquer le port intérieur avec la mer tendait à s'ensabler, on creusa, pour mieux assurer la liaison avec le port maritime, un autre chenal, le « grand môle », achevé seulement à la fin du XIIIe siècle. De même, on remplaça la voie naturelle qui, à travers les étangs, allait de Montpellier au Rhône par le « canal de la Radelle » que saint Louis avait fait commencer pendant les dernières années de son règne.

La construction des remparts. — Dès qu'il eut résolu d'établir un port à Aigues-Mortes, saint Louis se préoccupa d'en assurer la protection contre les pillards du dedans et du dehors. Comme le dit encore M. Morize, « la création de la ville a été la conséquence de l'aménagement du port ».

Cette ville, saint Louis entreprit dès 1241, semble-t-il, de la fortifier. Les travaux allèrent assez vite. En 1249, la tour de Constance était déjà très avancée, puisqu'un acte pouvait être signé « à l'intérieur de la tour du roi de France à Aigues-Mortes »[1]. Cependant on ne l'acheva pas immédiatement. C'est seulement à l'extrême fin du XIIIe siècle qu'on édifia le farot qui la surmonte. La décoration intérieure date du XIVe siècle[2].

1. Layettes, p. 74, n° 3789.

2. Cette décoration d'un caractère tardif a fait penser à M. Labande, *Congrès archéologique de France*, LXXVIe session, Avignon, 1909, t. I, p. 187, que la tour de Constance n'avait peut-être pas été construite du vivant de saint Louis. M. Morize, *article cité*, p. 321-322, lui oppose une série de textes tout à fait probants qui paraissent infirmer cette hypothèse.



Les Remparts. Vue d'ensemble prise en avion.

En même temps, que l'on construisait la tour et que l'on creusait des fossés autour d'elle, on songeait à la compléter par une muraille qui entourerait entièrement la ville et la protégerait aussi bien contre l'invasion des sables que contre les attaques des hommes. Dès 1266 on s'occupait de réunir les sommes nécessaires à cet effet, en créant une taxe sur les marchandises qui arrivaient à Aigues-Mortes. Il n'est pas prouvé toutefois que les travaux aient commencé du vivant de saint Louis à qui l'on doit attribuer seulement l'édification de la tour de Constance et la conception première d'un projet de fortifications plus étendues.

La seconde campagne de construction se place pendant le règne de Philippe le Hardi. Pour mener à bien la pensée de son père, le nouveau roi s'adresse à un Génois, Guillaume Boccanegra, qui avait exercé dans sa ville les hautes fonctions de capitaine du peuple et s'était exilé en France à la suite d'un soulèvement populaire. On a cru parfois que Boccanegra avait joué un rôle à Aigues-Mortes dès le règne de saint Louis. En réalité le premier document officiel où son nom est mentionné date de 1272. Boccanegra passe alors avec Philippe le Hardi un contrat aux termes duquel il partage avec le roi la propriété de la ville et du port d'Aigues-Mortes, sous réserve qu'il prêtera hommage et que la tour de Constance restera entre les mains du roi, représenté par le sénéchal de Beaucaire. Il s'engage en outre à avancer au roi 5.000 livres tournois qui serviront à construire les remparts et à continuer les travaux entrepris au port; en revanche, il percevra les revenus d'Aigues-Mortes.

Les travaux commencèrent aussitôt, mais Boccanegra mourut en 1274, soit moins de deux ans après la signature de sa convention avec le roi de France. Ses héritiers sollicitèrent l'abrogation du contrat et Philippe le Hardi fut bien obligé de satisfaire à leur requête. Il en résulta une assez longue interruption ; après la résiliation, Philippe le Hardi semble s'être désintéressé de l'œuvre ébauchée et c'est seulement sous le règne de Philippe le Bel que commencera la troisième et dernière campagne de construction.

En 1289 le sénéchal de Beaucaire qui, comme on l'a dit, représentait le roi à Aigues-Mortes, adressa à Philippe le Bel un rapport où, après avoir analysé la situation, il estimait qu'il fallait dépenser environ 12.000 livres pour l'achèvement des remparts et 33.000 livres pour l'amélioration du port. C'était beaucoup. Pourtant le roi n'osa reculer et il signa un traité avec un autre Génois, Nicolas Cominelli, qui se chargea de remettre le port en état. On reprit aussi la construction de la muraille. Malheureusement, on n'a aucun renseignement précis sur la marche des travaux et on ignore à quelle date ils furent terminés. En tout cas, c'est de la même période que date la tour Carbonnière, fortification avancée à deux kilomètres au nord.

Le XIVe siècle fut marqué par quelques réfections, surtout par l'addition de motifs décoratifs qui trahissent cette époque, mais, dans leur ensemble, les remparts d'Aigues-Mortes peuvent être considérés comme le type le plus parfait de l'architecture militaire de la seconde moitié du XIIIe siècle. Ils répondent à un plan d'ensemble qui n'a reçu par la suite que quelques modifications de

détail, et, comme ce plan a été exécuté dans un laps de temps assez restreint, ils offrent une remarquable unité qui les distingue de l'autre grand monument de l'architecture militaire dans le midi de la France au moyen âge, la cité de Carcassonne, où s'observent, superposées, plusieurs fortifications d'âge très différent : on doit noter pourtant une addition moderne, le château, qui date de la fin du XVIe siècle ou du début du XVIIe.

Aigues-Mortes depuis le XIVe siècle. — L'histoire du port d'Aigues-Mortes depuis sa création est celle d'une décadence continue que quelques rois ont vainement cherché à enrayer ; l'action des phénomènes naturels a été plus forte que celle des hommes.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, grâce aux travaux exécutés par Nicolas Cominelli, Aigues-Mortes a joui d'une réelle prospérité. Toutefois dès 1335 les chenaux s'ensablent à tel point que la navigation est déjà considérée comme périlleuse. Le commerce commence à péricliter et toutes les tentatives pour le relever au temps de Jean le Bon ou de Charles VII échouent piteusement.

Dès le XVIe siècle, Aigues-Mortes disparaît comme port sur la Méditerranée et la création de Cette est pour la cité de saint Louis le coup fatal. Ni sous l'ancien régime, ni au XIXe siècle, le port n'a réussi à reprendre son activité d'autrefois.

Endormie au milieu de ses étangs, Aigues-Mortes a du moins gardé sa physionomie médiévale. Les vingt tours ou tourelles, construites au temps de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel, émergent toujours, blanches et nues, des déserts et des marécages, reflet attardé

d'un passé glorieux. Elles jettent une note grave et mélancolique dans un paysage déjà austère par lui-même, tout à la fois triste et ensoleillé, où les sables alternent avec les étangs aux eaux dormantes, où seuls quelques tamaris et de rares pins d'Alep viennent animer une végétation languissante, où la nature, silencieuse et recueillie, semble inviter, elle aussi, à l'évocation historique.



Tour de la Poudrière.

Cliché H. Olivier.

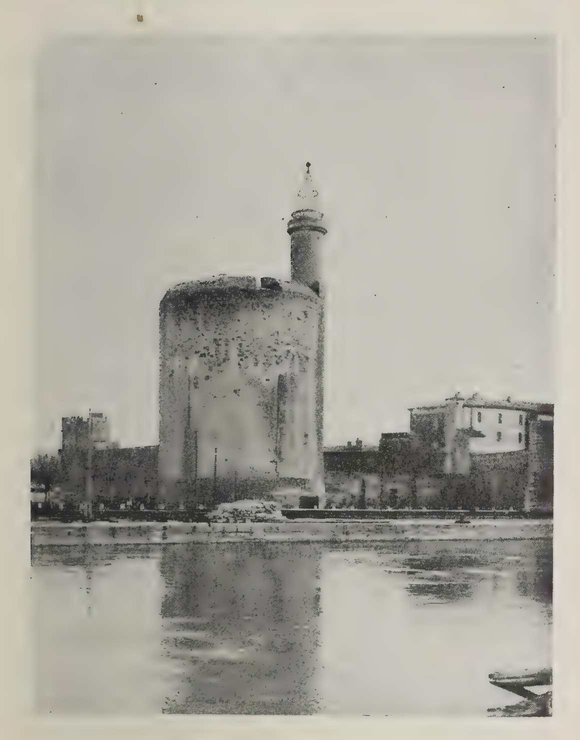
II

LA TOUR DE CONSTANCE

Ses origines et son but. — La tour de Constance est, comme on l'a vu, la seule partie des fortifications d'Aigues-Mortes qui remonte au règne de saint Louis. Encore sa décoration est-elle sensiblement postérieure à cette époque. Son nom lui viendrait d'une autre tour sur l'emplacement de laquelle elle aurait été bâtie et qui avait elle-même emprunté son appellation à Constance, fille du roi de France Louis VI, épouse du comte de Toulouse, Raymond V de Saint-Gilles, dans le fief duquel se trouvaient au XII[e] siècle l'abbaye de Psalmodi et la baie des Eaux-Mortes. Raymond V n'aurait fait d'ailleurs que restaurer une autre tour, dite tour Matafère, qui datait de l'époque de Charlemagne.

Quoi qu'il en soit de ces origines très incertaines, il paraît évident que, dans la pensée première de saint Louis, la tour de Constance devait assurer à elle seule la défense d'Aigues-Mortes. Si elle avait dû avoir une fonction dans l'enceinte fortifiée, elle n'aurait pas ce caractère excentrique qui frappe à première vue, lorsqu'on examine un plan des remparts. Plus tard, dans les dernières années du XIII[e] siècle, on jugea qu'elle pou-

vait aussi, étant donné sa hauteur de 30 mètres, faire office de phare et, pour l'adapter à un rôle de signalisation, on compléta ses dispositions architecturales par



Tour de Constance. Cliché de l'Auteur.

l'adjonction, à la partie supérieure, d'une tourelle où l'on allumait des feux.

Physionomie extérieure. — Extérieurement la tour de Constance ne présente pas de particularités notables.

Elle appartient à la catégorie des donjons circulaires avec léger renflement à la base. Les ouvertures sont peu nombreuses. Elles consistent uniquement dans une fenêtre rectangulaire assez grande au rez-de-chaussée et une autre, plus petite, à la hauteur du premier étage. Quelques fentes allongées et fort étroites étaient destinées à faciliter la surveillance, tout en éclairant les dépendances.

La hauteur totale de la tour, sans compter la tourelle qui la surmonte, mesure un peu plus de 30 mètres. La tourelle elle-même compte 10 mètres. Le diamètre est de 22 mètres et l'épaisseur des murs de près de 6 mètres.

La liaison avec l'ensemble des ouvrages fortifiés est assurée par un pont en pierre de trois arches, construit seulement au XVI[e] siècle, en même temps que le château auquel il aboutit. La tour s'ouvre sur le pont par une large porte ou, plus exactement, par deux portes successives entre lesquelles se trouve la herse. Au-dessus du passage, un machicoulis était ouvert dans la voûte; il bordait une petite pièce d'où se manœuvrait la herse.

Aménagement intérieur. — La tour de Constance se subdivise en deux étages auxquels il faut ajouter des sous-sols destinés sans doute à servir de magasin. A chaque étage correspond une salle voûtée. La jonction est assurée par un escalier en colimaçon où l'on arrive par un couloir qui prend naissance entre les deux portes d'entrée.

La salle du rez-de-chaussée est une vaste rotonde de 11 mètres de haut et de 10 m. 50 de diamètre,

voûtée sur douze branches d'ogives qui se rattachent à une clef centrale et reposent les unes sur des corbeaux, les autres sur de fines colonnettes surmontées de chapiteaux. Corbeaux et chapiteaux sont recouverts d'une



TOUR DE CONSTANCE. SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE.
Cliché H. Olivier.

ornementation végétale, très finement traitée, et qui ne peut être antérieure au XIVe siècle.

Au-dessous de la clef de voûte, une excavation circulaire donne accès au sous-sol.

Vis-à-vis de la porte il y avait autrefois une poterne,

aujourd'hui murée, qui présentait des dispositions identiques à celle du couloir d'entrée, soit deux portes et une herse avec des machicoulis intérieurs.

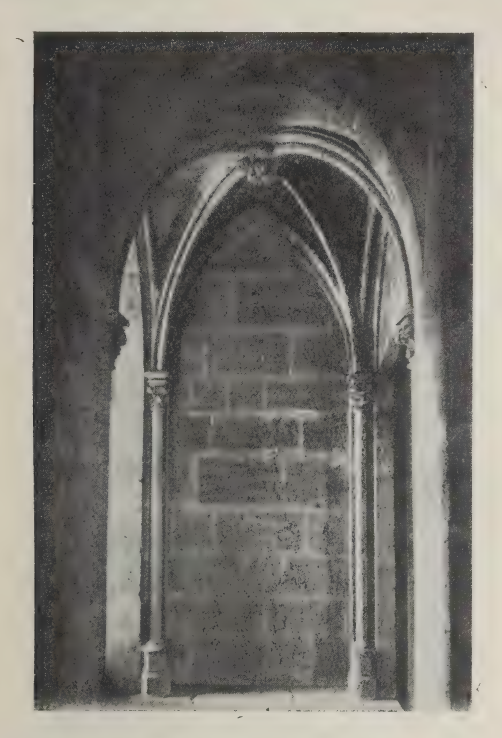
L'éclairage de la salle est très restreint ; il est assuré uniquement par quatre archères très étroites dans l'intérieur du mur. La pièce était chauffée par une vaste cheminée à hotte, située à gauche de la poterne murée, dont le tuyau, à travers l'épaisseur des murs, gagne le sommet de la tour et qui contenait une sorte de four circulaire.

Plusieurs placards étaient disposés le long des murs ; ils ont en moyenne 1 mètre de profondeur et présentent tous une étagère de pierre.

A la hauteur de la voûte, dans l'épaisseur du mur, on a creusé une galerie étroite, large de 0 m. 80, qui a vue sur la salle par onze baies, en forme d'arc brisé, correspondant aux divers compartiments de la voûte. Cette galerie devait servir à la défense intérieure, au cas où les assaillants auraient réussi à forcer l'entrée de la tour. Elle s'ouvre sur l'escalier en colimaçon qui dessert les étages supérieurs et communiquait avec la poterne extérieure, percée à cette hauteur d'une fenêtre rectangulaire. Au même niveau, à gauche de l'escalier en colimaçon, se trouve la petite salle d'où l'on manœuvrait la herse qui défendait l'entrée actuelle.

Le premier étage est occupé par une seconde salle à laquelle on arrive par un étroit couloir voûté sur croisée d'ogives qui s'ouvre sur l'escalier en colimaçon et à l'entrée duquel on remarque un machicoulis. On désigne généralement ce vestibule sous le nom d'oratoire de saint Louis ; il a pu avoir cette pieuse destination, du moins

à celle de ses extrémités qui est opposée à l'entrée de la salle. Les branches d'ogives reposent sur de jolies colonnettes surmontées de chapiteaux d'une belle déco-



Tour de Constance. Oratoire de Saint Louis.

Cliché Lévy-Neurdein.

ration végétale ; la clef de voûte est également sculptée.

La salle elle-même a une structure identique à celle du rez-de-chaussée avec laquelle elle communique au centre, par une ouverture circulaire ; elle a les mêmes

dimensions et elle est voûtée suivant les mêmes procédés ; elle est éclairée, elle aussi, par des meurtrières



Tour de Constance. Salle du premier étage.
Cliché Lévy-Neurdein.

qui descendent au-dessous du plancher que l'on a échancré ; elle a enfin une cheminée qui, à la différence de la cheminée du bas, n'a pas de manteau, mais est

recouverte par une dalle qui forme saillie et qui a dû être ajoutée après coup. Du côté du nord, annexée à la salle et aménagée dans l'épaisseur de la muraille, apparaît une chambre de 5 mètres de long sur $2^m,75$ de large qu'éclaire une fenêtre munie de grillage.

Les parties hautes. — Le sommet de la tour de Constance, auquel on parvient par l'escalier en colimaçon, est couvert de dalles de pierres, plus élevées au centre qu'à la périphérie. Elles laissent passage à un tuyau de cheminée dont la corniche a été sculptée. Une ouverture circulaire, placée au centre, permet d'avoir vue sur la salle du premier étage, et, grâce aux ouvertures analogues ménagées dans cette salle et dans celle du rez-de-chaussée, sur tout l'intérieur jusqu'au soubassement. Un parapet crénelé, assez récemment restauré, entoure toute la plate-forme.

Du côté sud, la tour proprement dite est surmontée d'une tourelle ronde destinée tout à la fois à surveiller la région avoisinante et à servir de phare. Cette tourelle est également desservie par un escalier en colimaçon qui aboutit à un lanternon circulaire en fer forgé, où l'on allumait le feu.

Utilisation historique de la tour de Constance. — La tour de Constance n'a guère eu l'occasion de jouer un rôle défensif et elle a reçu de bonne heure une destination très différente de celle qu'avait prévue saint Louis. Au lendemain de l'arrestation des Templiers dans tout le royaume sur l'ordre de Philippe le Bel (13 octobre 1307), le sénéchal de Beaucaire imagina

d'enfermer quarante-cinq d'entre eux dans la tour et c'est là que le commissaire du roi, Oudard de Maubuisson, procéda à leur interrogatoire du 8 au 11 novembre 1307. Les prisonniers restèrent encore trois ans à Aigues-Mortes, après quoi ils furent transportés à Alais..

Par la suite, la tour remplit à plusieurs reprises le même office. Charles d'Artois, comte de Pézenas, y séjourna deux ans comme prisonnier de 1375 à 1377, puis, sous le règne de Charles VII, ce fut le tour de Jean II, duc d'Alençon, accusé, comme le comte de Pézenas, de trahison.

C'est surtout au temps des luttes religieuses que la tour a servi de prison. Le ministre Hélie Boisset, premier prédicateur du protestantisme à Aigues-Mortes, y a été enfermé avant son supplice. Après la révocation de l'édit de Nantes, la tour de Constance a été la geôle ordinaire des réformés qui avaient contrevenu aux ordonnances royales ; elle a surtout abrité des prisonnières comme Mlle Durand qui y entra dès l'âge de huit ans et qui, lors de la visite de Boissy d'Anglas, en 1763, y habitait depuis trente-deux ans.



Courtine est. Porte des Cordeliers et Tour de Villeneuve.
Cliché de l'Auteur.

III

LES REMPARTS

Plan. Aspect général. — Les remparts d'Aigues-Mortes ont la forme d'un quadrilatère assez irrégulier dont les côtés nord et sud sont sensiblement plus longs que les côtés est et ouest. Chacun des angles est occupé par une tour ronde, à l'exception toutefois de l'angle nord-ouest où s'élevait, antérieurement à la construction de l'enceinte, la tour de Constance. Celle-ci a été utilisée comme tour flanquante ; toutefois elle a été laissée en dehors des remparts proprement dits en avant desquels elle forme une sorte de bastion avancé qu'un pont du XVIe siècle relie à la courtine, infléchie à sa hauteur.

Les communications, entre la ville et l'intérieur, sont assurées d'abord par cinq grandes portes, encadrées chacune du côté de l'extérieur par deux grosses tours demi-circulaires, au nord la porte de la Gardette, appelée aujourd'hui porte de Nîmes, et la porte Saint-Antoine, à l'est la porte de la Reine qui donnait aussi dans la Camargue, au sud la porte de la Marine et la porte des Moulins qui s'ouvraient sur le port. A ces cinq grandes portes s'ajoutent cinq portes plus petites, percées dans des tours carrées, porte des Cordeliers à l'est, portes de l'Arsenal, des Galions, de l'Organeau au sud, porte des Remblais (aujourd'hui de Montpellier) à l'ouest. Du côté nord, les poternes sont remplacées par deux tourelles arrondies qui ne sont percées d'aucune ouverture ; sans doute la présence des deux grandes portes a-t-elle été jugée suffisante pour assurer les relations avec cette partie de la campagne d'où pouvaient venir les envahisseurs et où se trouvait l'avant-poste de la Carbonnière. En revanche, la muraille sud, qui regarde le port, est de beaucoup la plus pénétrable, tandis qu'à l'ouest, où s'étendaient à perte de vue les étangs et les marais, il n'y a qu'une seule poterne.

Tout le long des remparts et pour les séparer des maisons de la ville, on avait ménagé une large voie qui subsiste encore aujourd'hui, sauf au voisinage de la porte de la Gardette, et qui facilitait les rapports entre les différents ouvrages. C'était un moyen ingénieux de rendre la défense très mobile et de parer rapidement aux attaques inopinées qui se seraient produites sur un point ou un autre.

Telle est la structure générale des remparts d'Aigues-Mortes. Elle est fort simple et sans doute inspirée des fortifications que les croisés ont édifiées un peu partout en Orient, mais dont il ne reste malheureusement que des vestiges insignifiants.



LES REMPARTS. CÔTÉ SUD. VUE INTÉRIEURE.
Cliché de l'Auteur.

La courtine. — L'élément essentiel de la fortification est une courtine appuyée sur les tours d'angle et interrompue par les portes, grandes ou petites.

Cette courtine s'élève à 11 mètres environ au-dessus du sol. Elle est construite en moyen appareil et taillée en bossage, du côté extérieur ; vers la ville, les pierres en bossage sont souvent remplacées par de simples moellons. Les marques de tâcherons sont nombreuses

et d'assez grandes dimensions; il est à remarquer qu'aucune d'elles n'apparaît sur la tour de Constance, ce qui suffirait à prouver, à défaut de textes, l'antériorité de cet ouvrage.

La courtine est couronnée vers l'extérieur par un parapet qui a $1^{m},85$ de haut dans les merlons et 1 mètre dans les créneaux; son épaisseur est de $0^{m},70$. Les merlons sont percés d'archères, ébrasées vers l'intérieur, qui le plus souvent partent du chemin de ronde et s'élèvent jusqu'au sommet du merlon avec une très forte inclinaison à la base pour permettre aux projectiles de tomber tout près du mur. Au-dessous des créneaux des trous de boulins étaient destinés à l'installation des hourds.

Derrière le parapet, contournant les grosses tours et traversant les autres, circule un chemin de ronde large de 2 mètres à $2^{m},50$, dallé en pierre, supporté du côté de la ville par une corniche en encorbellement. Il n'y avait pas à l'origine de parapet intérieur; celui qui existe le long des courtines ouest et sud ou encore à la hauteur des grandes portes et de certaines tours d'angle date seulement du XVIe siècle.

Tout le long du chemin de ronde, des courtines et des tours, de distance en distance on a ménagé des bretèches en saillie sur le mur extérieur et qui sont portées par des corbeaux établis un peu au-dessous du chemin de ronde; en élévation elles ne dépassent que fort peu la hauteur du parapet. Elles étaient recouvertes de toits en pierre plate dont il subsiste encore deux spécimens dans la courtine sud. Quelques-unes devaient servir de latrines.



Les Remparts. Côté sud. Vue extérieure.

Au-dessous du parapet extérieur et à une hauteur qui varie suivant les courtines, la muraille est percée d'archères de types différents.

Dans la courtine est et dans la partie de la courtine sud comprise entre la tour de la Poudrière et la porte de l'Arsenal, des archères, distantes les unes des autres de 5 mètres en moyenne, s'ouvrent, en un large ébra-



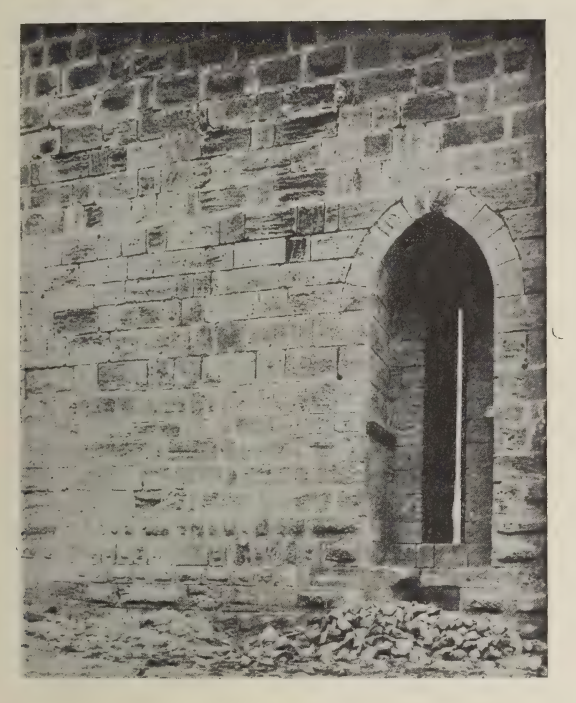
CHEMIN DE RONDE. CÔTÉ OUEST. Cliché de l'Auteur.

sement vers l'intérieur et avec une plongée très inclinée, sous une niche dont la voûte est en arc brisé. Elles descendent très près du sol. Sous la voûte, de chaque côté, deux sièges de pierre aux bords arrondis se font vis-à-vis.

Dans les autres courtines les archères sont à la fois plus espacées (les intervalles sont de 11 à 12 mètres au lieu de 5) et plus élevées par rapport au sol. Du même coup, les sièges de pierre ont été eux aussi

exhaussés. En même temps les niches sont sensiblement plus larges et ont une voûte en plein cintre.

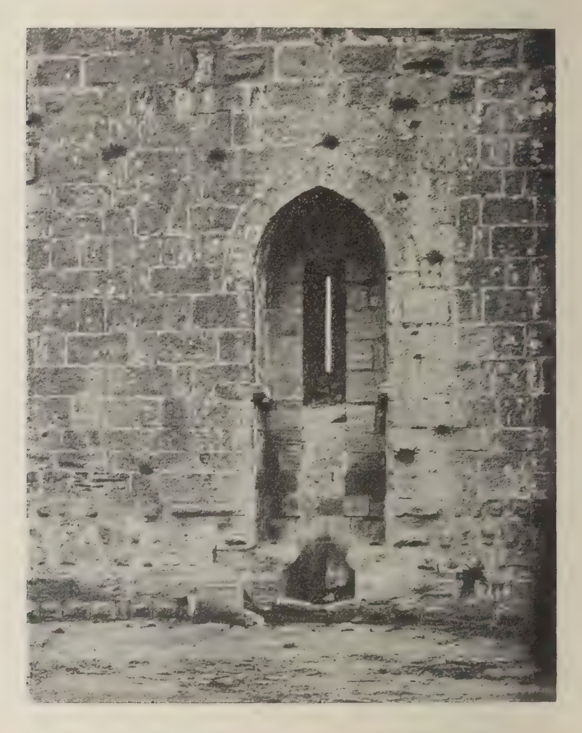
Il est à remarquer que quelques-unes des archères du



ARCHÈRE DE LA COURTINE EST. Cliché de l'Auteur.

premier type, notamment celles de la courtine sud entre la tour de la Poudrière et la porte de l'Arsenal, ont été murées à la base. Cela prouve que, malgré l'avantage incontestable qu'elles présentaient en permettant aux défenseurs de battre constamment la base de la muraille,

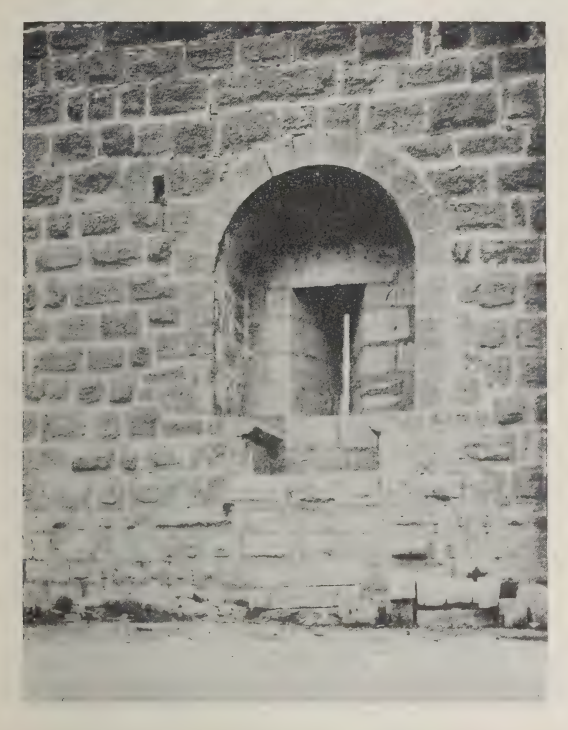
on a jugé qu'elles offraient aussi des inconvénients; peut-être trouva-t-on que par leur nombre et par leurs dimensions elles affaiblissaient la résistance du mur. En



Archère de la courtine sud (côté est).
Cliché de l'Auteur.

tout cas cette transformation indique clairement qu'elles sont les premières en date et on ne peut qu'adhérer aux conclusions très fortement établies par M. Bothamly, le seul auteur d'un travail vraiment scientifique sur

Aigues-Mortes, suivant lesquelles l'étude des archères permet de fixer la chronologie des différentes parties de la construction. Les longues archères avec voûte et



Archère de la courtine sud (côté ouest).

Cliché de l'Auteur.

arc brisés correspondraient à la seconde campagne de construction, les autres à la troisième. On aurait donc commencé les travaux par la courtine est qui, à l'exception des tours et des portes, devait être à peu près

terminée au moment de la mort de Boccanegra (1274). Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que les archères du premier type apparaissent, en même temps que dans la courtine est, au rez-de-chaussée des tours de la porte de la Reine, ouverte dans cette courtine, tandis que, aux étages supérieurs, terminés sans doute après 1289, elles sont remplacées par des archères beaucoup moins longues. De plus, dans les autres courtines, on note certaines dispositions qui forment transition : dans la courtine ouest, quelques archères ont été commencées suivant la première conception et ensuite surélevées; dans la courtine nord, certaines archères sont espacées de 8 à 9 mètres, au lieu de 5 dans la courtine est et de 11 à 12 dans les autres ; on a donc tâtonné avant d'arriver à la formule définitive.

La liaison de la courtine avec la ville est assurée par vingt-sept escaliers intérieurs en pierre établis en général de chaque côté des portes et des tours d'angle. Chaque escalier est supporté par un demi-arc en plein cintre qui s'appuie contre un pied-droit et sous lequel s'ouvre le plus souvent une archère. Ce dispositif se retrouve partout sauf à la porte Saint-Antoine et aussi à l'angle nord-ouest où l'escalier qui relie le château au chemin de ronde date seulement du XVI[e] siècle.

Les grandes portes. — On a déjà noté la présence de cinq grandes portes, celles de la Gardette et de Saint-Antoine sur la courtine nord, la porte de la Reine à l'est, les portes de la Marine et des Moulins au sud. Ces diverses portes ont toutes, à peu de chose près, la même structure.

Elles sont constituées par un massif rectangulaire flanqué à l'extérieur de deux demi-tours rondes de 18 mètres de haut. Le rez-de-chaussée se compose d'abord d'un couloir qui forme passage entre les deux tours et que fermaient deux vantaux en fer, puis, au même niveau et dans chaque tour, de deux grandes salles rondes avec voûtes sur branches d'ogives qui



La Tour des Bourguignons et l'escalier d'angle.
Cliché Lévy-Neurdein.

reposent sur des corbeaux sculptés où les têtes humaines alternent avec les figures animales, sans aucune ouverture du côté de l'extérieur, sinon deux archères qui défendent l'entrée, l'éclairage venant de la ville par une fenêtre aménagée dans la muraille. Au premier étage, et approximativement au niveau de la courtine, trois salles, l'une carrée au centre, les deux autres rondes et reproduisant la disposition de celles du rez-de-chaussée. Les deux étages sont reliés par

un escalier en colimaçon sur lequel s'ouvre dans le mur, entre les deux étages, un passage conduisant à des latrines. Au sommet, une plate-forme crénelée reproduit les dispositions de la courtine.

La communication des portes avec la courtine se fait par des ouvertures sur le chemin de ronde à la hauteur

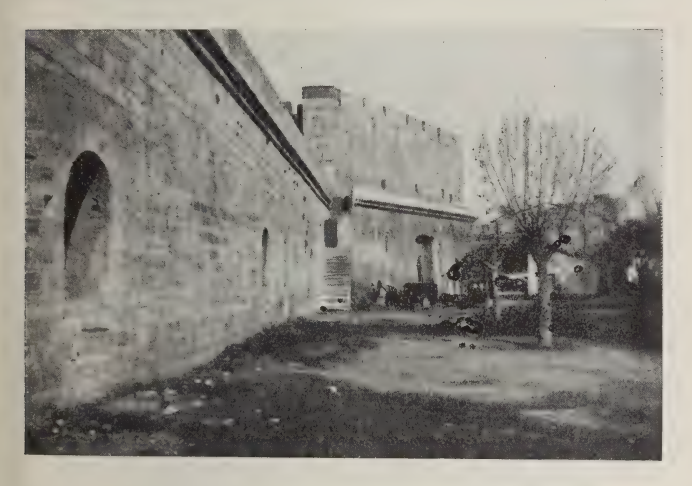


PORTE DES MOULINS. Cliché de l'Auteur

du premier étage. De là, comme on l'a déjà vu, un large escalier permettait de gagner l'intérieur de la ville.

Les portes jouaient un rôle important dans la défense et toutes les précautions étaient prises pour empêcher l'assaillant de les utiliser. Deux herses, que l'on manœuvrait du premier étage, défendaient le couloir d'entrée ; en outre, deux ou trois machicoulis permettaient de lancer des projectiles sur l'ennemi qui en aurait forcé

l'accès. Parfois une bretèche extérieure forme sur la paroi externe un ouvrage avancé dont les machicoulis eussent été d'un puissant secours. Bref, pour pénétrer dans Aigues-Mortes par une des grandes portes, il fallait affronter successivement un machicoulis, une herse, une porte à deux vantaux de fer, un nouveau machicoulis, une nouvelle herse, une nouvelle porte.



Porte de la Gardette. Vue intérieure.

Cliché de l'Auteur.

Dans l'ensemble, ce dispositif se retrouve dans les cinq portes. Chacune d'elles présente quelques particularités de détail qui méritent d'être signalées.

Porte de la Reine. — Placée sur la courtine est, cette porte est la plus ancienne. Les archères, au nombre de trois dans chaque salle, appartiennent au même type que celles de la muraille voisine. L'aménagement est

très simple : il n'y a ni cheminée ni latrines au rez-de-chaussée. Enfin aux deux grosses tours s'ajoutent, dominant le chemin de ronde, deux tourelles latérales où sont logées deux petites pièces voûtées dont on ne saisit pas très bien la destination. Sans doute on jugea par la suite que ces tourelles étaient sans utilité, car elles ont disparu dans les autres portes.

Porte de la Marine et porte des Moulins. — Ces deux portes de la courtine sud sont à peu près identiques. Ce qui les caractérise tout d'abord, c'est la subdivision en hauteur des salles du rez-de-chaussée et, par suite, la présence d'un étage intermédiaire dont les dispositions varient : à la porte de la Marine, il est percé d'ouvertures du côté de l'extérieur, tandis qu'à la porte des Moulins l'éclairage est assuré presque uniquement par une fenêtre au fond d'une niche donnant sur l'intérieur.

Une autre particularité tient à la façon dont est assurée la liaison entre le chemin de ronde et les salles du premier étage. Celles-ci ne s'ouvrent pas, comme dans les autres portes, du côté de la ville, mais au voisinage du parapet, si bien qu'il a fallu, pour les dérober à la vue des assaillants, exhausser le parapet qui est bordé d'un machicoulis.

Enfin la décoration est beaucoup plus soignée que dans les autres portes et il y a de grandes cheminées à manteau qui n'existent pas ailleurs.

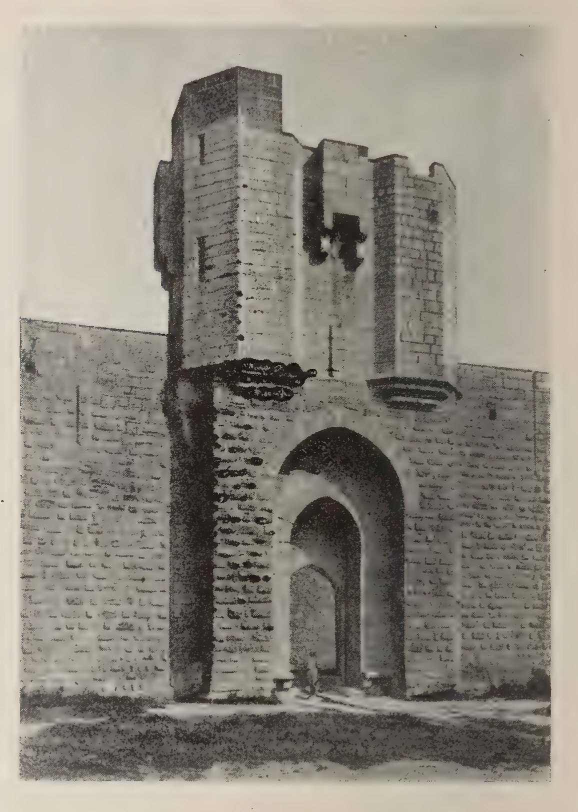
Porte de la Gardette. — Il semble que cette porte ait été considérée comme destinée à subir l'attaque

principale, car elle est la seule où l'on ait tenté d'installer un pont-levis. En fait, tandis que les autres étaient bordées par les étangs, celle-ci était desservie par la meilleure route aboutissant à Aigues-Mortes. Peut-être est-ce pour surveiller la campagne avoisinante que l'on a ouvert, sans doute après coup, une fenêtre avec un balcon en encorbellement. D'autres remaniements ont été nécessités par l'usage des armes à feu : on a notamment ajouté dans la tour nord-ouest une sorte d'abri avec archère à cet effet.

Porte Saint-Antoine. — On remarque surtout la décoration qui, comme à la tour de Constance, a été ajoutée à une époque assez tardive. Les motifs qui encadrent le portail extérieur, aussi bien que les culs-de-lampe sculptés qui dominent la porte intérieure, sont du XVe siècle.

Les poternes. — La structure des portes des Cordeliers à l'est, de l'Arsenal, des Galions et de l'Organeau au sud, des Remblais à l'ouest, est beaucoup plus simple que celle des grandes portes. Ces poternes sont constituées par une tour rectangulaire, percée à sa partie inférieure d'un couloir voûté qui prolonge une rue. Toute la tour est aménagée pour défendre ce passage : le couloir est surmonté d'une salle rectangulaire qui couvre tout le premier étage et où l'on pénètre, en montant quatre à sept marches, par deux portes situées vis-à-vis sur le chemin de ronde ; c'est de cette salle que l'on manœuvrait les deux herses qui, avec les vantaux, fermaient l'entrée. La salle comprend deux

travées, séparées l'une de l'autre par un arc-doubleau et voûtées sur croisée d'ogives. Une ou deux archères



Porte des Cordeliers. Cliché Lévy-Neurdein.

donnaient vue sur les assaillants et permettaient de défendre l'approche de la tour.

Extérieurement, la défense était assurée par trois

bretèches, l'une au-dessus de la porte d'entrée, les deux autres au-dessus des portes qui font communiquer la salle rectangulaire avec le chemin de ronde, en



PORTE DES REMBLAIS, VUE DU CHEMIN DE RONDE.
Cliché de l'Auteur.

sorte que le machicoulis, formant saillie, permettait de lancer des projectiles sur l'assaillant. En outre les angles sont garnis d'échauguettes pleines, à l'exception

de celle qui loge l'escalier en colimaçon reliant le premier étage au sommet de la tour qu'elle dépasse légèrement.

La couverture est faite de pierres plates légèrement inclinées autour d'une ligne de faîte. Le parapet est percé, dans les échauguettes qui regardent la campagne et les étangs, de longues archères dont la disposition varie suivant les poternes.

Il y a en effet entre celles-ci, comme pour les grandes portes, quelques variantes qui ne sont vraiment accusées qu'à la porte des Cordeliers située sur la courtine est et par conséquent plus ancienne.

Porte des Cordeliers. — Cette porte est tout d'abord sensiblement plus étroite que les autres. Les architectes de l'époque de Philippe le Bel virent sans doute là un inconvénient et adoptèrent pour les autres poternes un type un peu différent.

L'escalier se trouve dans l'une des échauguettes extérieures et non pas dans l'une de celles qui regardent la ville, comme dans les autres poternes. La salle rectangulaire, au lieu d'être au-dessus du niveau du chemin de ronde, est au contraire un peu au-dessous ; il est vrai que cette disposition a été remaniée par la suite, si bien qu'aujourd'hui l'on ne voit plus, comme dans les autres tours, la rainure par laquelle on manœuvrait la herse.

Enfin la décoration est plus soignée que dans les autres poternes. Les corbeaux sculptés de la salle du premier étage ont été traités avec un art tout à fait remarquable. Sur l'un on voit un monstre ailé à tête



Les remparts. Côté sud.

humaine et sur un autre le combat de deux dragons. La clef de voûte est formée par une rosace sculptée.

Porte de l'Arsenal. — L'une des archères extérieures qui s'ouvrent ordinairement sur la salle du premier étage a été murée.

Porte des Galions. — Dans la salle du premier étage, à droite et à gauche de l'arc-doubleau, on remarque, du côté de la ville, des niches avec fenêtres rectangulaires.

Porte de l'Organeau. — La salle rectangulaire a, du côté de la ville, une niche (au lieu de deux) analogue à celle de la porte des Galions.

Porte des Remblais. — La particularité indiquée à la porte des Galions se retrouve à cette porte.

Les tours rondes de la courtine nord. — La courtine nord présente une disposition spéciale que l'on ne retrouve pas dans les autres. Les poternes sont remplacées par deux tours rondes, la tour du Sel et la tour de la Mèche, qui alternent avec les grandes portes.

La raison de ce dispositif est assez facile à déterminer : la courtine nord regarde la campagne, tandis que les autres sont bordées de marais. Aussi, comme on l'a déjà noté, les attaques étaient-elles plus redoutables de ce côté. Or les tours rondes rendaient infiniment plus de services pour la défense que les tours rectangulaires.

Chaque tour renferme deux salles superposées, l'une au niveau du sol avec porte donnant sur la ville,

l'autre au niveau du chemin de ronde qui traverse la tour du Sel, mais contourne la tour de la Mèche. Ces salles sont voûtées, comme les salles des poternes, sur branches d'ogives. Un escalier en colimaçon les relie l'une à l'autre et conduit au sommet formé par une plate-forme crénelée. Des machicoulis défendent toutes les entrées.

Tour du Sel. — Dans la salle basse, trois archères ont été ménagées à l'extérieur, à $2^{m},70$ du sol. Du côté de la ville on a ouvert une fenêtre rectangulaire, au voisinage de laquelle se trouve une cheminée à manteau. De petites pièces voûtées existent dans l'épaisseur du mur ; l'une d'elles se prolonge par des latrines. Au premier étage, deux baies rectangulaires, précédées chacune d'une niche, donnent sur l'extérieur.

Tour de la Mèche. — Cette tour a subi d'importants remaniements à l'époque où l'on commença à faire usage d'armes à feu. A cet effet, on a percé de chaque côté des ouvertures qui font face à la courtine.

Les tours d'angle. — Extérieurement les trois tours de Villeneuve au nord-est, de la Poudrière au sud-est, des Bourguignons au sud-ouest sont rondes et décrivent environ trois quarts de cercle, tandis que du côté de la ville elles sont fermées par un mur plat que longe le chemin de ronde et aux extrémités duquel aboutissent deux escaliers. La partie cylindrique est construite en bossage, la partie plate formée de moellons où s'intercalent quelques pierres en bossage. Sur l'une des faces, une tourelle polygonale continue l'es-

calier qui permet d'accéder à la partie supérieure, crénelée comme la courtine. La couverture est formée par des dalles de pierre avec une légère pente.

Les dispositions intérieures rappellent beaucoup celles des tours du Sel et de la Mèche. On pénètre dans les tours soit par une petite porte intérieure ménagée au niveau du sol entre les deux escaliers qui mènent de la ville au chemin de ronde, soit par les portes donnant sur le chemin de ronde, défendues par des bretèches et des machicoulis intérieurs. En élévation, on retrouve les deux salles reliées par un escalier en colimaçon, telles qu'elles apparaissent dans les tours de la courtine nord.

Entre les tours d'angle de la courtine est et la tour des Bourguignons, qui forme angle de la courtine sud et de la courtine ouest les différences sont assez accusées.

Tour de Villeneuve et tour de la Poudrière. — La tour de Villeneuve et la tour de la Poudrière, qui limitent la courtine est, présentent des dispositions analogues à celles de la muraille qu'elles encadrent, au moins au rez-de-chaussée. On y retrouve les longues archères du temps de Philippe le Hardi, mais la plupart ont été murées.

Une autre particularité consiste dans l'emplacement des latrines qui se trouvent en encorbellement sur la courtine et auxquelles on parvient par un long couloir creusé dans le mur et donnant sur l'escalier en colimaçon.

La décoration appelle les mêmes remarques que celle

de la porte des Cordeliers qui est de la même période. Les motifs sculpturaux qui supportent la voûte sur croisée d'ogives (voûte sexpartite dans la tour de la Poudrière) sont traités avec une finesse remarquable.

Tour des Bourguignons. — Les archères sont moins nombreuses que dans les autres tours d'angle et appartiennent toutes au dernier type. On notera, comme autres particularités, la présence d'un machicoulis au-dessus de la porte, en avant des créneaux, et de bretèches en encorbellement du côté de l'extérieur.

La tour des Bourguignons doit son nom à un souvenir historique. Aigues-Mortes a été l'une des dernières villes du Languedoc restées fidèles au roi pendant les troubles du règne de Charles VII. Toutefois, en 1418, elle fut livrée par le châtelain Louis Malapue au parti bourguignon, et le dauphin Charles, lorsqu'il voulut la reprendre en 1420, éprouva la solidité de ses fortifications. Cependant il comptait parmi les assiégés des partisans, tels que le baron de Vauverbe qui, avec quelques compagnons décidés, se jeta sur les garnisons des portes et fit massacrer les Bourguignons. Le nombre des morts fut si élevé, dit-on, qu'on ne put parvenir à les enterrer. On les jeta pêle-mêle en les recouvrant de monceaux de sel, dans la tour de l'angle sud-ouest qui porta désormais le nom de tour des Bourguignons.

Le château. — Au XVI[e] siècle, ou peut-être au début du XVII[e], on a ajouté aux remparts un bâtiment sans caractère que l'on désigne sous le nom de château.

La construction en elle-même ne présente rien de notable, sinon sur l'angle nord-ouest une tour circulaire et sur le côté ouest une tourelle rectangulaire dont la porte s'ouvre sur le pont par lequel on accède à la tour de Constance. Elle se prolonge vers le nord et vers l'ouest par deux rangées de constructions qui s'appuient sur la courtine.



LE CHATEAU. Cliché Lévy-Neurdein.

Le château avait sa défense spéciale, une courtine très différente de celle du XIIIe siècle. Comme l'artillerie jouait, au moment où elle fut édifiée, un rôle prépondérant dans l'attaque et dans la défense des places fortes, on a ouvert, dans cette courtine, huit archères pour armes à feu. La courtine s'appuie à l'est sur une tourelle; elle est reliée aux remparts par une courtine secondaire, au milieu de laquelle se trouve une porte ronde qui paraît avoir subi de sérieux remaniements et

que défendaient, de chaque côté, deux archères pour armes à feu.

L'apparition du château a déterminé dans la partie avoisinante de la muraille du XIIIe siècle d'importantes modifications. On a, au XVIe siècle, entièrement reconstruit le parapet de la courtine en arc de cercle qui entoure la tour de Constance ; on y a introduit seize archères qui s'ébrasent largement vers l'intérieur et ont, à l'extérieur, une plongée considérable ; on a enfin ajouté une niche pour canon qui est aujourd'hui entièrement murée. Dans la partie rectiligne qui rejoint la porte de la Gardette, les archères ont également subi des modifications qui ont compliqué leur structure : elles se composent de deux séries de fentes verticales séparées par une fente horizontale et surmontées d'une autre fente horizontale. M. Bothamly pense que ces fentes horizontales servaient pour les petits canons. En outre, du côté de la ville, le parapet a été percé de vingt-quatre archères, également destinées à recevoir des armes à feu et qui avaient évidemment pour mission d'empêcher l'accès du château, au cas où la porte de la Gardette eût été forcée.

La tour Carbonnière. — Aigues-Mortes, au XIIIe siècle, n'était accessible par la voie de terre que d'un seul côté. Aussi les architectes qui édifièrent les remparts eurent-ils soin de barrer par un ouvrage fortifié, à 2 kilomètres au nord, l'unique route qui y conduisait. Cet ouvrage est la tour Carbonnière qui, malgré certains remaniements, reste, dans son ensemble, contemporaine de la troisième campagne de construction.

La tour Carbonnière a une structure assez simple. Elle est construite sur plan carré avec l'appareil en bossage que l'on observe dans les remparts. Au XIIIᵉ siècle, la route qui conduisait à Aigues-Mortes la traversait



Tour Carbonnière. Cliché de l'Auteur.

de part en part et toutes ses dispositions défensives avaient pour but de rendre ce passage particulièrement périlleux.

On y pénètre par deux portes qui se font vis-à-vis, chacune étant défendue par deux herses et par un machicoulis intérieur ; les ponts-levis ont été ajoutés

au milieu du XVIe siècle, lors des guerres de la Ligue. De chaque côté du passage réservé à la route, deux salles latérales ont leurs parois percées d'archères; au-dessus se trouve une grande salle reliée à celles du rez-de-chaussée par un escalier. Cette salle, d'où l'on manœuvrait les herses et qui devait aussi servir de logement pour la garnison, se divise en deux travées voûtées sur croisée d'ogives. Elle était chauffée par une grande cheminée au fond de laquelle se voient les traces d'un four.

Le sommet de la tour n'a plus la même physionomie qu'au XIIIe siècle. Les échauguettes d'angle, qui rompent la monotonie de l'aspect, ne faisaient pas partie de la construction primitive. Il en est de même de la tourelle où se termine l'escalier, et le parapet semble bien, lui aussi, être de date relativement récente. Il est fort probable que, à la fin du XIIIe siècle, la tour Carbonnière ressemblait, dans ses parties hautes, aux tours carrées qui surmontent les poternes des fortifications d'Aigues-Mortes.

La tour Carbonnière a joué un rôle au moment des luttes entre protestants et catholiques. Elle a été prise par les réformés après leur victoire de Saint-Gilles, en 1562, et a été pour eux un important point d'appui pendant la dernière période des guerres de religion.

IV

LA VILLE MODERNE

La tour de Constance et les remparts du XIIIe siècle sont les seules curiosités qui soient vraiment dignes de retenir l'attention à Aigues-Mortes. La ville elle-même est toute moderne, à l'exception de l'église Notre-Dame-des-Sablons qui a d'ailleurs subi de telles modifications qu'elle a perdu sa physionomie d'autrefois.

L'église Notre-Dame-des-Sablons. — L'église paroissiale d'Aigues-Mortes, dédiée à Notre-Dame des Sablons, est sans doute à peu près contemporaine des remparts et a été primitivement édifiée dans le style gothique, mais elle a été complètement transformée au XVIIIe siècle. A cette époque, en effet, son orientation fut changée et sa façade murée ferma désormais le sanctuaire. Une nouvelle façade fut construite plus tard à l'opposé et on utilisa le clocher qui avoisinait le chœur entièrement refait lui-même au XVIIe siècle.

A l'origine, le plan de l'église était à une seule nef, et l'on aperçoit encore aujourd'hui les bases des colonnes qui supportaient la voûte gothique. Deux

bas côtés sur lesquels s'ouvrent des chapelles ont été surajoutés par la suite et complètent cet ensemble hybride.

Dans l'église se voient deux tableaux représentant



Église Notre-Dame-des-Sablons.
Statue de bronze de Saint Louis, par Pradier.
Cliché Lévy-Neurdein.

l'un l'*Embarquement*, l'autre la *Mort de saint Louis*, œuvre de Saint-Ange.

Les couvents et les monuments religieux. — Aigues-Mortes a compté deux couvents, celui des Cordeliers, dont il reste un escalier du XIVe siècle, et celui des Capucins, dont l'église sert aujourd'hui de halle publique. Elle a eu aussi deux confréries de pénitents : les Pénitents Gris, qui remontent peut-être au XVe siècle, et les Pénitents Blancs organisés seulement en 1622.

La chapelle des Pénitents Gris a été incendiée en 1575 par les protestants et reconstruite au début du XVIIe siè-

cle. On y voit aujourd'hui un rétable en stuc, dû au sculpteur Sabatier, qui représente des anges portant les instruments de la Passion, et un tableau, la *Descente de Croix*, attribué à Mignard.

La chapelle des Pénitents Blancs renferme des toiles de Glaize et de Sigalon ; c'est à ce dernier que l'on doit le tableau placé derrière le maître-autel sur lequel l'artiste a peint les Apôtres, au jour de la Pentecôte, quelques instants avant la descente du Saint-Esprit.

La place Saint-Louis. — L'œuvre moderne la plus remarquable que l'on puisse voir à Aigues-Mortes est sans contredit la statue de saint Louis, due à Pradier et élevée par souscription en 1849 sur la place qui porte le nom du roi.

Le piédestal, haut de quatre mètres, est en pierre de Crussol et porte une inscription qui rappelle l'embarquement du pieux souverain à Aigues-Mortes, lorsqu'il partit pour la septième, puis pour la huitième croisade ; deux proues de navires apparaissent de chaque côté. La statue elle-même est en bronze ; le roi est représenté debout, vêtu de la cotte de maille, la couronne sur la tête ; sa main gauche repose sur son épée et la droite désigne la croix placée sur sa poitrine.

Ce monument, inauguré le 9 septembre 1849, est aujourd'hui le centre de la petite ville enfermée dans ses murailles et fort peu animée.



Musée de l'ancien chœur. Sarcophage.
Cliché de l'Auteur

SAINT-GILLES

I

INTRODUCTION HISTORIQUE

Les origines de l'abbaye de Saint-Gilles sont, comme celles de Psalmodi, enveloppées d'une certaine obscurité. Il y eut primitivement, semble-t-il, au lieu où devait s'élever au XIIe siècle l'illustre basilique qui attira un grand concours de pèlerins, un modeste monastère dédié à saint Pierre et à saint Paul. Au IXe siècle sans doute, ce patronage fut échangé contre celui d'un saint local, dont le prestige alla grandissant : saint Gilles.

La vie de saint Gilles a été écrite au Xe siècle, mais

ce récit hagiographique, qui fait de saint Gilles le contemporain à la fois de saint Césaire et de Charlemagne, est totalement dépourvu de valeur historique, et il ne mériterait même pas une mention, s'il n'avait contribué à fixer le culte de saint Gilles au lieu qui porte son nom et où son tombeau était devenu l'objet d'un culte.

Quant au monastère, qui devint le centre de ce culte, on n'en connaît l'histoire avec quelque précision qu'à partir des dernières années du IXe siècle. Aux Xe et XIe siècles, le pèlerinage se développe ; il atteint son point culminant au XIIe siècle. La renommée de l'abbaye de Saint-Gilles dépasse alors les limites du Languedoc et de la Provence ; aux bienfaiteurs locaux viennent se joindre d'autres protecteurs plus haut placés : les rois de France et les papes.

Dès le début du XIe siècle, Benoit VII (1022-1024) par un privilège d'exemption a soustrait l'abbaye à toute juridiction séculière. Grégoire VII (1073-1085) la subordonna à Cluny, tout en laissant aux moines le privilège d'élire librement leur abbé et c'est ainsi que Saint-Gilles put, comme Vézelay et comme Moissac, garder sous l'hégémonie clunisienne son titre d'abbaye. Urbain II (1088-1099), au cours de son voyage en France, visita à deux reprises le monastère, en septembre 1095 et en juillet 1096, époque à laquelle il consacra l'église qui était alors en construction. Son exemple a été suivi par plusieurs de ses successeurs : Gélase II s'est arrêté à Saint-Gilles en novembre 1118 ; de même en 1130, Innocent II qui, en 1132, confirma les privilèges accordés par ses prédécesseurs. Clément IV (1265-1268), qui

était originaire de Saint-Gilles, a multiplié les attentions : au cours de ses trois années de pontificat, douze bulles ont été délivrées en faveur du monastère à l'ombre duquel il était né ; les présents affluèrent également : sceau d'argent, ornements de soie, calice d'or.

Les papes ne se sont pas contentés d'honorer l'abbaye de Saint-Gilles de leur présence ni de lui témoigner leur générosité. Ils l'ont encore défendue contre ses plus terribles ennemis : les comtes de Toulouse.

Le monastère était redevable d'une bonne partie de ses propriétés foncières aux comtes de Toulouse qui, aux xe et xie siècles, s'étaient montrés généreux à son endroit. Pourtant à la fin de cette période il y a eu un ralentissement notable dans les donations et même une tentative pour reprendre ce qui avait été antérieurement concédé : au concile de Nîmes, en juillet 1096, Raymond IV, avant de prendre la croix, dut restituer à Saint-Gilles quelques biens qu'il retenait indûment. Au début du xiie siècle, le fils de Raymond IV, Bertrand, s'empara d'autres biens appartenant à Saint-Gilles, envahit le bourg et pénétra même dans l'église, ce qui lui valut d'être immédiatement excommunié par Pascal II. Le conflit recommença sous le règne d'Alphonse-Jourdain, frère de Bertrand, qui, en 1121, profitant de ce que l'abbaye traversait une crise d'ordre financier, occupa à nouveau le bourg et l'église. Calixte II lui enjoignit de se retirer dans un délai de quarante jours et délia les habitants de Saint-Gilles du serment de fidélité que le comte leur avait extorqué. Alphonse-Jourdain n'en persévéra pas moins dans son attitude hostile ; il osa même incarcérer l'abbé Hugues qui revenait de

Cluny. Cette fois il fut excommunié par Calixte II (22 avril 1122).

Alphonse-Jourdain résista quelque temps encore, puis en 1123 ou 1124, il se décida à faire sa soumission. Une ère de calme et de prospérité commença aussitôt pour le monastère et elle dura jusqu'à la fin du XIIe siècle. L'abbaye de Saint-Gilles est alors à l'apogée de son histoire ; la ville qui s'est créée auprès d'elle se groupe autour de neuf paroisses dont les églises ont malheureusement disparu par la suite ; le port où viennent s'embarquer les pèlerins pour la Terre sainte et où affluent les marchandises venues d'Orient, est un des plus actifs de la Méditerranée occidentale. C'est à peine si de temps en temps, comme en 1179, des embarras financiers viennent troubler la quiétude des moines. Avec le XIIIe siècle et l'extension de l'hérésie albigeoise, à laquelle adhèrent les comtes de Toulouse, commence au contraire une période de crise qui sera la première étape vers la décadence.

Au XIIe siècle, Saint-Gilles avait déjà subi le contact de l'hérésie. Pierre de Bruis y avait été brûlé en 1143 pour avoir répandu des théories subversives sur l'Eucharistie, plus encore pour avoir incité ses disciples à briser les croix. Les doctrines albigeoises provoquèrent des troubles plus graves encore dans les consciences, d'autant plus qu'elles étaient ouvertement protégées par le comte de Toulouse, Raymond VI.

Conformément à la tradition de ses prédécesseurs, Raymond VI, dès le lendemain de son avènement (1194), avait persécuté les moines de Saint-Gilles. Pourtant, grâce à l'habileté d'Innocent III, la paix, quoique trou-

blée par moments, fut à peu près maintenue jusqu'en 1207, date à laquelle l'anathème fut lancé contre le comte en raison de la protection qu'il accordait aux hérétiques. Le légat Pierre de Castelnau fut chargé de l'exécution de la sentence. Or, le 15 janvier 1208, tandis qu'il quittait Saint-Gilles où Raymond VI l'avait mandé pour essayer de l'apaiser par de fallacieuses promesses, il fut assassiné par un écuyer du comte. Son corps fut ramené à Saint-Gilles et déposé dans la crypte de l'église après de solennelles funérailles.

Dans quelle mesure Raymond VI était-il complice de cet attentat? Il est impossible de le déterminer avec exactitude. Le meurtrier était un familier du comte et il a sans doute cherché à lui être agréable en supprimant un de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, Innocent III renouvela la sentence d'excommunication qui atteignait Raymond VI et, comme celui-ci manifestait l'intention de se soumettre, il mit à sa réconciliation de très dures conditions. Elles furent toutes acceptées et telle fut l'origine de la scène dramatique, narrée par Pierre des Vaux de Cernay, dont l'abbaye de Saint-Gilles fut le théâtre le 12 juin 1209.

Ce jour-là, raconte le chroniqueur, le comte de Toulouse se présenta nu à la porte de l'église et, en présence des reliques que l'on avait apportées, jura obéissance au pape et à ses légats. Le légat Milon lui donna alors l'absolution, puis, lui passant l'étole au cou, il l'attira vers l'église en le frappant de verges. Une telle foule se précipita dans la basilique que Raymond ne put en sortir par où il était entré et qu'il lui fallut descendre dans la crypte où il passa « nu et flagellé »

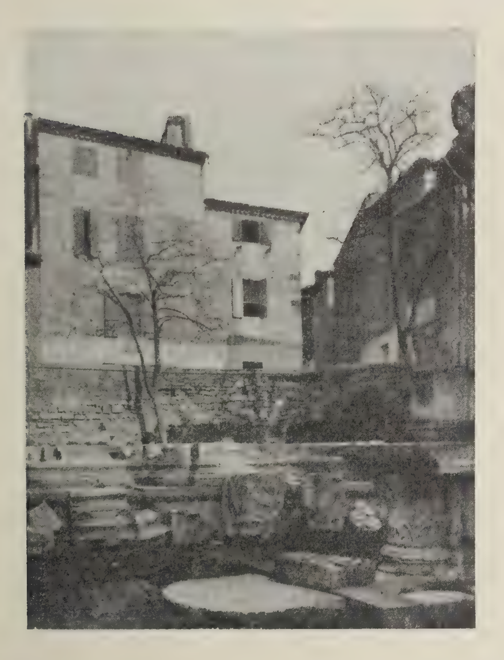
près du tombeau de Pierre de Castelnau dont la dépouille mortelle reposait auprès des reliques insignes de saint Gilles.

La paix ne fut complètement rétablie à Saint-Gilles qu'après la croisade des Albigeois. L'abbaye, qui s'était en 1226 soumise au roi de France, connut sous le règne de saint Louis une nouvelle période de prospérité, analogue à celle qui avait marqué le milieu du XIIe siècle. Pourtant certains symptômes annoncent une décadence prochaine. Tout d'abord les embarras financiers, qui s'étaient déjà fait sentir pendant la période précédente, vont en s'aggravant au point que l'on n'aura pas les ressources suffisantes pour terminer l'église abbatiale ; au XVe siècle on aboutira à une ruine complète.

Le monastère, transformé en collégiale en 1538 par le pape Paul III, devait connaître au cours des temps modernes d'autres épreuves dont l'église abbatiale eut spécialement à souffrir.

Les luttes religieuses du XVIe siècle ont eu leur contre-coup à Saint-Gilles. Le 27 septembre 1562, une armée de catholiques provençaux, qui allait renforcer celle du vicomte de Joyeuse alors occupée à reprendre Montpellier, fut surprise par les protestants à Saint-Gilles et jetée dans le Rhône. A la suite de cette bataille, le monastère fut incendié avec sa bibliothèque et ses archives. De nouveaux combats se produisirent en 1574 ; à cette date Saint-Gilles subit une attaque furieuse des réformés, conduits par Damville, qui réussirent un moment à pénétrer dans la place mais ne purent s'y maintenir. La ville fut reprise, peu de temps

après, par le duc d'Uzès. Cependant elle finit par rester au pouvoir des protestants qui l'occupèrent jusqu'en 1622. L'arrivée des troupes royales en Languedoc mit fin à leur domination. Depuis cette époque la vieille cité a vécu paisiblement auprès de son église abbatiale bien mutilée, mais qui, avec la maison romane où, suivant la tradition, naquit Guy Foulque, le futur pape Clément IV, reste le seul vestige du passé.



Musée de l'ancien chœur. Buste de Clément IV.

Cliché de l'Auteur.

II

L'ÉGLISE ABBATIALE

Histoire de la construction et des restaurations. — Les textes relatifs à la construction de l'église abbatiale de Saint-Gilles sont peu nombreux et ils manquent souvent de précision. De là de réelles difficultés pour établir la chronologie de la construction. De là aussi les inépuisables discussions qui se sont élevées entre archéologues autour de ce monument qui prête, plus qu'aucun autre, à la controverse.

Si rares que soient les documents proprement historiques, il importe de les examiner tout d'abord, quitte à voir ensuite si l'analyse archéologique des différents éléments qui composent l'église abbatiale permet de compléter ou de préciser les quelques renseignements qu'ils fournissent.

La première mention relative à la construction d'une église est celle qui a trait à la visite faite au monastère par le pape Urbain II en 1095-1096. Le 1er septembre 1095, le pontife apparaît une première fois à Saint-Gilles et il promet sans doute aux moines de revenir quelques mois plus tard pour procéder à la dédicace de leur église ; en juillet 1096 on le retrouve

en effet au monastère où il consacre, dit une bulle du 22 de ce mois, « l'autel de la nouvelle basilique » (*basilice nove aram omnipotenti Deo*).

Un second texte est fourni par l'inscription gravée sur le second contrefort méridional de la crypte et logée sur la quatrième assise en partant du sol, qui est ainsi conçue : *Anno Domini MCXVI hoc templum sancti Egidii aedificari cepit mense aprili feria II in octava pasche.* En d'autres termes la construction du temple dédié à Saint-Gilles aurait été commencée en 1116, au mois d'avril, le lundi de Pâques.

On n'a aucune indication sur les travaux qui suivirent et il faut attendre l'année 1209 pour avoir d'autres renseignements textuels. Ils proviennent du passage cité plus haut de la chronique de Pierre des Vaux de Cernay qui concerne d'abord le meurtre du légat Pierre de Castelnau, puis la pénitence solennelle accomplie à Saint-Gilles par le comte Raymond VI.

Pierre des Vaux de Cernay révèle l'existence à Saint-Gilles d'une basilique abbatiale qui comportait une crypte et une église supérieure superposées. Il affirme que le corps du légat, qui avait été d'abord déposé dans le cloître, fut ensuite transféré dans l'église, sans désigner autrement le lieu de la sépulture ; du moins, à propos de la pénitence de Raymond VI, donne-t-il ce détail caractéristique : « Il faut dire que le comte de Toulouse qui, comme nous l'avons expliqué, avait été introduit dans l'église de Saint-Gilles, nu et flagellé, ne put, par une disposition divine et à cause de la foule, sortir par où il était entré, mais il lui fallut descendre dans l'église inférieure et passer nu devant la

sépulture du bienheureux martyr, frère Pierre de Castelnau, qu'il avait fait assassiner : « *Sed oportuit eum descendere in inferiora ecclesiæ et per ante sepulcrum beati martyris, fratris Petri de Castronovo, quem occidi fecerat, nudum transire* ».

Toujours à propos de la pénitence de Raymond VI, le même Pierre des Vaux de Cernay déclare que « le comte fut amené nu devant les portes de l'église (*adductus est comes nudus ante fores ecclesiæ*). »

De nouveau les textes gardent le silence, jusqu'en 1261. Cette année-là, un contrat est passé, le 6 septembre, entre Valentin de Mirabel « ouvrier du monastère » et l'architecte Martin de Lonay qui prend la direction des travaux, puis, le 20 novembre 1265, Clément IV accorde cent jours d'indulgence aux fidèles qui « tendront une main secourable à la fabrique de l'église », afin, dit-il, de les intéresser à l'achèvement du temple depuis si longtemps commencé.

On n'a conservé aucun compte relatif aux travaux exécutés à la fin du XIII[e] siècle et au cours du XIV[e]. Ils durent se borner à fort peu de chose car, en 1417, l'abbé de Saint-Gilles adresse à l'empereur Sigismond de Luxembourg une supplique dans laquelle il le prie de solliciter du pape une indulgence plénière pour tous ceux qui visiteront le tombeau de saint Gilles le 1[er] septembre ; ce serait un moyen de faire rentrer de l'argent dans les caisses de l'abbaye dont les revenus ont tellement diminué qu'ils n'ont pu suffire pour exécuter la toiture et pour terminer le clocher. De nouveau, en 1506, le pape Jules II, qui avait été abbé de Saint-Gilles avant son élévation au siège apostolique, cons-

tate que l'église supérieure n'est toujours pas achevée, que cent mille ducats seraient nécessaires à cette fin et que, en attendant, les moines sont obligés de célébrer dans la crypte (*in cryptis*) la messe et l'office divin.

Pour la période moderne et notamment pour les travaux de restauration qui furent rendus nécessaires par l'incendie survenu le 27 septembre 1562 à la suite des combats entre catholiques et protestants, les textes sont plus précis. On a conservé le rapport d'un commissaire envoyé à Saint-Gilles en 1610 par le Parlement de Toulouse aux fins d'enquête, d'où il résulte que toutes les voûtes hautes ont été détruites sauf au voisinage du chœur.

On se borna, semble-t-il, à une enquête, et les luttes religieuses, dans les années qui suivirent, furent trop violentes à Saint-Gilles pour que l'œuvre de restauration pût être menée à bien. D'ailleurs, au début du règne de Louis XIII, les protestants étaient les maîtres et il faillit en coûter cher à la malheureuse basilique. On avait essayé de la transformer en citadelle, mais, en 1622, comme l'armée de Louis XIII approchait, le duc de Rohan, craignant qu'elle ne fût prise et qu'elle ne servît désormais de point d'appui aux catholiques, donna l'ordre de « raser à fleur de terre le clocher et le vieux bastiment de l'église ». L'arrivée des troupes royales, en contraignant les protestants à s'enfuir en toute hâte, sauva la crypte et la façade occidentale, mais il résulte du procès-verbal dressé à la suite de l'enquête entreprise par le lieutenant-général de la prévôté en Languedoc (août 1622) que le grand clocher fut sapé et renversé, qu'en tombant il ébranla les murailles, que

d'autre part on a également miné plusieurs piliers et que les voûtes ont été jetées bas, qu'enfin les sculptures du portail, en particulier « l'effigie de plusieurs saints avec l'histoire de la Mort et Passion de Notre-Seigneur », ont été mutilées « à coups de mousquetades ».

En 1650 on commença la restauration de l'édifice qui est connue par les conventions passées pour adjudication des travaux. Elle fut achevée en 1665. On démolit les murs extérieurs jusqu'à la hauteur des grandes arcades ; on abaissa les piliers de la nef jusqu'aux chapiteaux et on refit les voûtes dans le style gothique ; enfin l'on ferma la nef vers l'est par le chevet qui existe encore aujourd'hui et vers l'ouest par le grand mur qui surplombe le portail.

Les derniers textes qui ont trait à l'église de Saint-Gilles se rapportent à la période révolutionnaire et à la restauration du XIX[e] siècle. Il n'y a pas lieu de les analyser en détail, car ils n'apprennent rien de bien nouveau [1] ; il suffira de rappeler que la démolition fut commencée en 1791, que les ruines de l'ancien chœur et notamment la fameuse « vis de Saint-Gilles » furent préservées grâce à l'intervention d'un notaire de la localité, qu'enfin de 1842 à 1868 on procéda à une restauration générale de l'édifice conduite par Questel et Revoil.

Tels sont les documents historiques relatifs à l'église de Saint-Gilles. Avant de les confronter avec les données archéologiques, il importe de dégager avec toute

1. Nous renvoyons, pour plus de détails, à l'article de l'abbé Nicolas, *Construction et réparation de l'église de Saint-Gilles*, dans *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1900, p. 95-190.

la précision nécessaire les conclusions qu'ils autorisent, en se gardant des interprétations excessives dont ils ont été trop souvent l'objet.

1° Une première église était en construction à la fin du XIe siècle et Urbain II en a consacré le maître-autel en juillet 1096. Cette église est-elle devenue insuffi-



L'ÉGLISE. VUE D'ENSEMBLE (CÔTÉ EST).
Cliché Lévy-Neurdein.

sante ou a-t-elle été détruite par un incendie ? On l'ignore ; du moins est-il certain que, comme l'atteste l'inscription trouvée dans les murs de la crypte, la réédification d'une basilique fut entreprise en 1116.

2° En 1209, le monument commencé en 1116 présentait l'ordonnance générale que l'on observe aujourd'hui, puisque Raymond VI est descendu de l'église haute dans la crypte ; il se terminait vers l'ouest par une façade percée de portes, mais rien ne prouve que cette façade fût déjà décorée, car le terme de *fores*

ecclesiæ employé par Pierre des Vaux de Cernay signifie *portes de l'église* et n'a jamais voulu dire *tympan sculpté*.

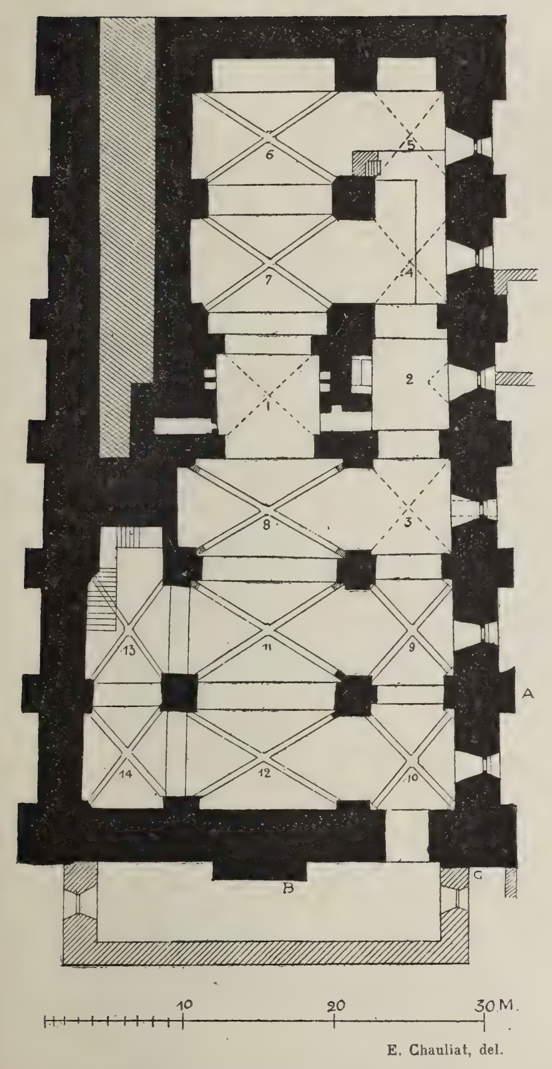
3° On a travaillé à plusieurs reprises à l'église de Saint-Gilles du XIIIe au XIVe siècle, mais les textes ne permettent pas d'éclaircir la nature de ces travaux. En revanche, on sait pertinemment que les parties hautes de l'église supérieure, malgré leur aspect gothique, datent seulement de 1650.

Voilà les seules certitudes qui soient données par les textes. On a généralement fait dire beaucoup plus à ceux-ci, afin de justifier certaines hypothèses archéologiques un peu fragiles dont on cherchait une confirmation historique. Hypothèses archéologiques et interprétations textuelles ne peuvent être discutées qu'après l'étude des diverses parties de l'édifice qu'il faut maintenant passer en revue en commençant par la crypte qui, de l'avis unanime, est la plus ancienne.

La crypte. — La crypte de Saint-Gilles constitue à elle seule une véritable église souterraine, longue de 50 mètres et large de 25.

Son plan est le même que celui de l'église supérieure. Elle est divisée en trois nefs. La nef centrale et le collatéral sud ont six travées qui correspondent exactement à celles qui se trouvent au-dessus : le collatéral nord n'a que deux travées ; il est interrompu par l'escalier qui relie la crypte à l'église supérieure.

L'appareil présente des différences très notables qui indiquent des interruptions et des reprises dans la construction. Sur certains points, M. Labande, dans la



Plan de la crypte de Saint-Gilles.

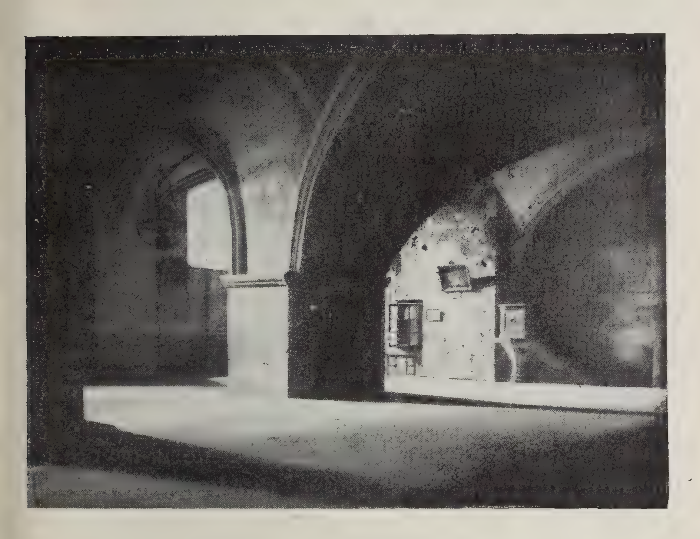
très savante notice qu'il a publiée à l'occasion du Congrès archéologique d'Avignon en 1909, a pu relever la trace de quatre remaniements successifs. Les deux murs latéraux nord et sud sont constitués à la base par des matériaux très résistants que remplacent ensuite (à la hauteur des fenêtres dans le mur méridional) des matériaux plus légers. Des reprises analogues s'observent également dans le mur occidental, qui supporte la façade de l'église, sauf à l'extrémité du collatéral sud où ce mur semble avoir été bâti d'un seul jet.

Les voûtes manquent d'homogénéité. La quatrième travée de la nef principale, celle qui porte le numéro 1 sur le plan, a une voûte d'arêtes, ainsi que les travées numérotées 3, 4 et 5 du collatéral sud. La travée 2 de ce même collatéral a une voûte en berceau. Toutes les autres travées de la nef centrale et des collatéraux ont des voûtes sur croisée d'ogives.

Les arcs ogifs ont un tracé surbaissé, mais, s'ils offrent tous ce caractère commun, en revanche on observe dans leur mouluration des variétés notables : divers arcs, ceux des travées 1, 2, 3, 5, 11, 12 et 13, sont constitués par un simple bandeau sans moulures qui a l'air de soutenir les arêtes de la voûte préexistante, comme il y en a dans la même région au transept de la cathédrale de Maguelone et au porche de Saint-Guilhem du Désert ; d'autres se décomposent en deux tores accolés ou en plusieurs boudins ; quelques-uns enfin (et avec eux certains arcs-doubleaux) sont décorés de motifs ornementaux, tels qu'oves ou rubans.

Les supports sont constitués par de gros piliers adaptés à la voûte d'arêtes dont les retombées viennent en

quelque sorte se fondre avec eux. Lorsque l'on introduisit la croisée d'ogives, pour laquelle ils n'avaient pas été prévus, il fallut prendre des dispositions spéciales. Comme la première travée de la nef et les deux travées du collatéral nord n'étaient pas terminées, on



La Crypte — Cliché de l'Auteu

dut couper les piliers par un groupe de moulures saillantes sur lesquelles vinrent reposer les retombées des arcs ogifs. Au contraire, dans les travées où la voûte d'ogives fut substituée à la voûte d'arêtes, on dut jeter des pierres en biais dans les ressauts des piliers. Ce procédé de fortune prouve clairement que la voûte de la crypte de Saint-Gilles a subi des remaniements en cours d'exécution. Il semble même, si l'on examine tout

à la fois la forme des piliers que ne surmonte aucun chapiteau et le tracé surbaissé des arcs ogifs, que ces piliers, destinés tout d'abord à recevoir des voûtes beaucoup plus élevées, aient été sectionnés pour convenir aux voûtes actuelles de la crypte.

L'éclairage est assuré par six baies ouvertes dans le mur méridional et qui, elles aussi, ne semblent pas avoir été prévues, du moins sous leur forme présente, dans le plan primitif, car, pour les ouvrir, on a dû entailler les plus anciennes assises de la muraille qui, par suite des matériaux résistants qui les composaient, se prêtaient assez mal à cette opération.

De cette description se dégagent quelques conclusions qu'il peut être intéressant, pour déterminer l'âge du monument, de rapprocher des résultats apportés par l'enquête historique.

On constate tout d'abord — et c'est là un des résultats les plus certains de la minutieuse étude de M. Labande — qu'il y a eu dans l'édification de la crypte et, par suite, de l'église tout entière plusieurs campagnes de travaux ; l'analyse des matériaux qui composent les murs latéraux et le mur occidental le prouve de la façon la plus éclatante.

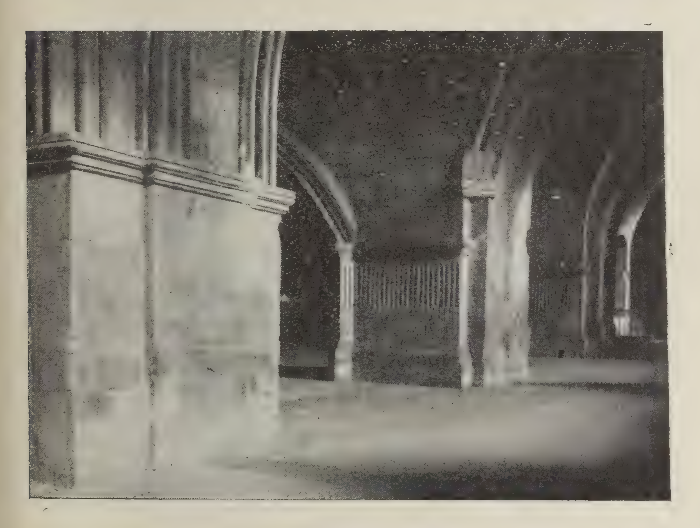
En second lieu, il est non moins évident que le plan primitif a été modifié en cours d'exécution ; sinon on ne pourrait s'expliquer ni la forme des voûtes, ni celle des piliers.

Enfin, au moment où il ne restait plus à voûter que quelques travées, la voûte d'arêtes a été remplacée par une voûte gothique sur croisée d'ogives.

Ces données archéologiques, rapprochées des ren-

seignements fournis par les textes, permettent-elles de fixer la date ou les dates de cette crypte qui, en raison des particularités d'architecture qui viennent d'être signalées, a une importance décisive pour l'histoire de l'art religieux en France au moyen âge ?

Plusieurs hypothèses, quelque peu contradictoires,



La Crypte. Collatéral sud.

Cliché de l'Auteur.

ont été formulées à son sujet. La première est celle qu'on pourrait appeler traditionnaliste. Elle a été soutenue par les archéologues locaux, d'abord par Révoil, l'architecte qui a dirigé la restauration générale de 1842-1868, puis par le chanoine Nicolas, ancien curé de Saint-Gilles, plus récemment par l'abbé Hubidos. Suivant cette opinion, la crypte existait déjà lors du

passage d'Urbain II à Saint-Gilles, et c'est un autel de la crypte que le pape français aurait consacré en juillet 1096. En effet, les fouilles entreprises en 1865 ont fait découvrir dans la travée numérotée 1 sur le plan un tombeau rectangulaire avec l'inscription suivante :

INH — TML — QI

C. B. AEGD.

qui doit se lire : *In h(oc) t (u) m(u) l(o) q(u) i(escit) c(orpus) b(eati) Aeg(idii)* « dans ce tombeau repose le corps de saint Gilles ».

Le tombeau lui-même a été retrouvé au milieu de « murs en grande assise de pierre de taille » que l'on s'est empressé d'attribuer à l'époque carolingienne, ainsi que l'inscription elle-même dont le système d'abréviations décèle le XIe siècle. De plus le pape Jules II, dans une bulle de 1506, rappelle que Charlemagne a élevé une basilique en l'honneur de saint Gilles et l'autorité du pontife viendrait ainsi confirmer le résultat des fouilles.

Cette argumentation, il faut en convenir, ne résiste pas à la plus élémentaire critique. Conclure à l'existence d'une église carolingienne à Saint-Gilles, parce qu'il en est fait mention dans un document du XVIe siècle, frise la naïveté. De plus, pour justifier une telle hypothèse, il faut faire un contre-sens sur l'expression, pourtant si limpide, de *basilice nove aram omnipotenti Deo* employée par Urbain II, que l'on traduit comme s'il y avait *aram in basilica*, soit un autel dans la basilique, au lieu de « l'autel de la basilique ». Enfin il faut décréter que l'inscription de 1116, non moins

claire que la bulle pontificale, où il est fait allusion au début des travaux, s'applique non pas à la crypte, mais à l'église supérieure, quoiqu'elle soit encastrée dans la quatrième assise de pierres.

Toutes ces raisons rendent caduque l'hypothèse de Revoil et de ses disciples. Tout au plus peut-on en retenir qu'avant la crypte actuelle il a existé, probablement sur l'emplacement de la travée en question, une « confession » élevée au-dessus du tombeau de saint Gilles, mais qui ne ressemblait en rien à la vaste église souterraine d'aujourd'hui.

A l'opposé de la thèse de Revoil et de l'abbé Nicolas, M. Marignan, dans son fort intéressant mémoire sur *L'École de sculpture en Provence du XII*e *au XIII*e *siècle*, en a énoncé une autre qui lui est diamétralement opposée. Très frappé, et non sans raison, par la présence de la voûte sur croisée d'ogives dont l'invention est nettement septentrionale et qui n'a pu être introduite dans le midi que dans les dernières années du XIIe siècle, il juge qu'il ne faut pas tenir compte de l'inscription de 1116 et qu'on doit reporter la construction de la crypte à la fin du XIIe siècle ou même au début du XIIIe. Il admet toutefois que, étant donné la mention très précise de Pierre des Vaux de Cernay, crypte et nef étaient terminées en 1209.

Cette thèse a été combattue, ainsi que la précédente, par le regretté de Lasteyrie qui, préoccupé, comme M. Marignan, de dater les sculptures de la façade superposée au mur occidental de la crypte, a tenté lui aussi de déterminer l'âge de la crypte qui conditionne celui des sculptures.

Pour M. de Lasteyrie, la crypte commencée en 1116 ne comportait pas de croisée d'ogives ; elle était voûtée d'arêtes comme on peut le voir encore à deux travées du collatéral sud qui n'ont subi aucune retouche. La substitution de la voûte sur croisée d'ogives à la voûte d'arêtes primitive se serait opérée entre 1140 et 1150. Et cela pour deux raisons :

1° Aussitôt après le commencement des travaux, l'abbaye a eu à souffrir des dégradations de la part du comte de Toulouse, Alphonse-Jourdain [1]. Il en est fatalement résulté une interruption dans la construction de l'église ; elle dura jusqu'au jour où la direction du monastère fut remise entre les mains de l'abbé Pierre, désigné, sur la demande du Saint-Siège, par l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable : « C'est à lui sans doute que revient le mérite d'avoir rouvert le chantier. »

2° Dans le mur occidental de la crypte, qui est à la base de la grande façade sculptée, « on voit, encastrées, plusieurs inscriptions qui prouvent que l'on enterrait alors en avant de l'église, ce que l'on n'aurait pu faire, si la partie attenante de la crypte avait encore été en construction et si la place avait encore été encombrée de matériaux. Deux de ces épitaphes sont datées. Elles sont de 1142 ».

Tels sont les deux arguments essentiels qui étayent l'hypothèse de M. de Lasteyrie. Nous ne croyons pas qu'ils soient l'un et l'autre irréfutables.

Le premier n'est autorisé par aucun indice textuel et, tout en pensant que les travaux ont été repris par l'abbé

1. Cf. *supra*, p. 57-58.

Pierre, M. de Lasteyrie est obligé d'introduire un *sans doute* qui atténue singulièrement la valeur de son affirmation.

Le second a été très vigoureusement combattu par M. Labande qui, ici encore, paraît bien avoir dit le dernier mot sur la question. « Deux objections, écrit-il, à propos des fameuses inscriptions de 1142, peuvent être présentées : ces inscriptions à $1^{m},20$ et à $1^{m},70$ du sol sont portées précisément sur la partie primitive du mur, sur celle qui a été bâtie avant que l'on songeât au système actuel des voûtes. S'il y avait un cimetière à l'ouest de la crypte et si l'on y enterrait encore en 1142, il faut supposer qu'on n'avait pas encore adopté le plan exécuté plus tard, à savoir d'une église au-dessus d'une crypte, avec porte d'entrée au-dessus d'un perron, auquel on ne pouvait accéder que par un escalier. Cet escalier fut établi sur une voûte en quart de cercle qui couvrit tout l'espace en avant de la crypte et dissimula forcément les tombes et les inscriptions placées en cet endroit... Donc, si en 1142, on ne prévoyait pas d'escalier, c'est que la crypte n'était pas encore ouverte comme maintenant, et on ne se préoccupait pas de ménager l'accès à la porte principale d'une église supérieure. Les travaux étaient vraisemblablement arrêtés et il n'y avait debout que la partie inférieure du mur occidental édifié dans une première campagne[1]. »

M. Labande conclut que les voûtes de la crypte sont postérieures à 1142, sans qu'il faille pourtant « les

1. *Congrès archéologique*, 1909, p. 173-174.

rajeunir beaucoup » car, en 1209, non seulement la crypte, mais aussi la nef supérieure, étaient à peu près terminées. C'est donc un peu après 1150 et non pas autour de 1140 qu'il faudrait en placer l'achèvement.

Cette démonstration est tout à fait péremptoire sur certains points et elle a le grand mérite de reposer sur une analyse minutieuse des murs de la crypte dont le caractère hétérogène avait échappé aux précédents archéologues. Peut-être cependant y aurait-il lieu de « rajeunir » les voûtes de la crypte de quelques années encore, car la chronologie de M. Labande laisse en somme très peu de temps pour toutes les transformations opérées dans le plan et l'élévation de l'édifice.

Bref, en rapprochant les données historiques de celles de l'archéologie, nous serions assez disposés à distinguer trois campagnes de travaux.

La première va de 1116 à 1119-1121 environ et elle se réduit à fort peu de chose, puisqu'on se borne à poser les fondations et les bases d'une église qui vraisemblablement, étant donné la forme des piliers, ne devait pas comprendre de crypte. En 1119, au témoignage du pape Calixte II, le trésor de l'abbaye est mis au pillage ; en 1121 commencent les hostilités avec Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse. Les travaux sont interrompus ; on n'a encore construit que les murs et les piliers jusqu'à la hauteur des fenêtres actuelles de la crypte ; jusqu'en 1142 au plus tôt, on ne touche plus à l'œuvre.

La seconde campagne de construction commence après 1142, à une date qu'il est impossible de préciser, mais qui ne doit pas être très postérieure à cette

année-là. Sans doute en raison du développement du pèlerinage, de plus en plus fréquenté au milieu du XIIe siècle, le plan primitif est modifié et l'on décide de dédoubler l'église. Rien n'empêche que l'on ait travaillé simultanément à l'église haute et à l'église basse ; pour celle-ci on adopte la voûte d'arêtes.

Une troisième campagne correspond à la transformation des voûtes d'arêtes et à l'édification de la partie de la crypte voisine de la façade qui, du premier coup, reçoit une voûte en croisée d'ogives.

A quelle date se termine la seconde campagne et commence la troisième ? Tel est le gros problème qui reste à peu près insoluble. On prétend généralement que tout devait être terminé en 1179 (y compris la façade, suivant M. de Lasteyrie), parce qu'à cette date l'abbaye a été en proie à de grands embarras financiers au cours desquels l'abbé Raymond, pour faire face à de lourdes dépenses, dut aliéner une partie des biens du monastère. Il est pourtant singulier que ces embarras se soient produits juste au moment où le monument venait d'être achevé et on ne peut que regretter qu'une si délicate attention de la Providence n'ait laissé aucun souvenir dans les textes. En réalité les moines ont pu fort bien, même après cette date fatidique, continuer la construction de leur église alors en pleine activité et avoir recours, pour en couvrir les frais, à des expédients financiers. Seules, les premières années du XIIIe siècle, avec la lutte contre le comte de Toulouse, deviennent nettement défavorables.

Aussi inclinerions-nous à penser que vers 1179 toutes les parties de la crypte voûtées d'arêtes étaient

terminées et que c'est peu après cette date que l'on aurait fait appel à d'autres architectes qui auraient apporté le secret de la croisée d'ogives, transformé les voûtes d'arêtes existantes et voûté suivant le nouveau système les travées non encore terminées. Ce qui nous amène à cette conclusion, qui, bien entendu ne peut être considérée que comme une simple hypothèse, c'est que les voûtes sur croisées d'ogives du transept de la cathédrale de Maguelone, qui représentent, elles aussi, un remaniement de voûtes d'arêtes, datent seulement de la fin de l'épiscopat de Jean de Montlaur (1158-1190). Les arcs ogifs sont faits, comme dans certaines travées de Saint-Gilles, d'un simple bandeau sans moulures qui soutient des arêtes. Cette identité dans la technique n'appellerait-elle pas aussi un synchronisme dans la date ? Et, dans ces conditions, ne serait-il pas plus raisonnable de placer l'achèvement de la crypte et de l'église de Saint-Gilles entre 1180 et 1190 ? Il est déjà remarquable que la croisée d'ogives ait pu pénétrer dans le midi dès cette époque, tandis qu'il paraît difficile d'admettre, comme l'a remarqué M. Marignan, qu'elle ait pu y être installée dès le milieu du XIIe siècle.

Il ne semble pas que, depuis le moment où elle a été achevée, la crypte ait subi de remaniements notables. Elle est restée aujourd'hui, comme au moyen âge, le centre du culte de saint Gilles.

Elle renferme en effet, comme on l'a déjà dit, le tombeau du patron de l'église qui se trouve au centre et dont l'accès a été aménagé lors de la restauration du XIXe siècle. Ce sarcophage rectangulaire est-il le tombeau

primitif? Sur la foi de Revoil et de l'abbé Nicolas on l'a cru pendant longtemps, mais cette identification a été contestée par M. de Lasteyrie, en raison des caractères qui composent l'inscription et qui ne permettent pas de remonter à l'époque carolingienne. Toutefois il est possible que l'inscription ait été ajoutée après coup. L'autre argument opposé par M. de Lasteyrie est tiré des faibles dimensions du sarcophage « où l'on n'a pu, dit-il, enfermer un adulte que longtemps après sa mort, alors qu'il ne restait plus de son corps que des ossements desséchés », mais il a été contesté : le sarcophage mesure en effet 1^{m},80 de long sur 0^{m},50 de large et 0^{m},37 de haut.

Sur la voûte qui surplombe le tombeau on a cru voir la trace de peintures murales qui représenteraient l'Annonciation, mais ces peintures sont aujourd'hui tellement effacées qu'il est impossible d'en découvrir ni le sujet ni le caractère.

On a installé dans la crypte un petit musée lapidaire formé par des objets de nature èt de provenance très diverses. On y remarque d'abord un bon nombre de chapiteaux romans qui trahissent l'influence de l'antiquité et aussi quelques débris, notamment des têtes humaines et animales, provenant des décombres de l'abbaye.

Plusieurs sarcophages ont été également déposés dans la crypte. Quelques-uns d'entre eux sont sculptés. Le plus remarquable représente deux scènes de l'Écriture, empruntées l'une à l'Ancien, l'autre au Nouveau Testament ; sur la partie gauche du couvercle, les Juifs marquent par des gestes de dénégation leur

refus d'adorer l'image de Nabuchodonosor, figurée par un buste assez analogue aux bustes impériaux qui ornaient les prétoires et juché sur une colonne que garde un soldat, vêtu en légionnaire ; à droite c'est l'Adoration des mages : les trois rois, vêtus de courtes tuniques et coiffés de bonnets phrygiens, marchent à la file, portant sur leurs mains des couvercles qui contiennent leurs présents ; l'étoile n'a pu trouver sa place dans cette partie du bas-relief et elle a été reportée de l'autre côté où elle éclaire assez gauchement la statue de Nabuchodonosor.

Il faut signaler aussi deux autels antiques, dédiés l'un à Diane, l'autre à Silvain, ainsi que les épitaphes de L. Cassius Optatus et de L. Cassius Voconius, cippes de 1 mètre de haut sur $0^{m},42$ de large qui ont été trouvés lors de l'aménagement de la crypte en 1865.

L'église haute. — Si la crypte de Saint-Gilles présente un réel intérêt archéologique et si la façade occidentale produit une vive sensation d'art, en revanche l'église supérieure, telle qu'elle est aujourd'hui, passerait inaperçue, si elle n'était le trait d'union entre l'une et l'autre. C'est elle qui a le plus souffert des démolitions protestantes ou révolutionnaires et, à la suite des diverses restaurations qu'elle a dû subir pendant la période moderne, elle a perdu entièrement son caractère médiéval. Le chœur et le transept, en ruines, sont séparés par une rue de la nef actuelle que l'on a fermée par un chevet de fortune qui date du XVIIe siècle. Ce chevet, installé dans la dernière travée de la nef, est actuellement cantonné de sacristies qui prolongent

les bas côtés : celle de gauche est le seul vestige de l'église ancienne ; elle formait autrefois la dernière travée du collatéral nord ; elle est voûtée sur croisée



ÉGLISE HAUTE. LA NEF. Cliché de l'Auteur.

d'ogives dont les branches sont supportées par de belles colonnettes surmontées de chapiteaux romans et donne une idée des vastes dimensions de l'église primitive ;

l'on y sent la main d'architectes du nord très habitués à la technique de l'*opus francigenum*.

Le plan à trois nefs de l'église actuelle reproduit celui de la crypte. Les voûtes ont été refaites lors de la restauration du XVIIe siècle et placées beaucoup plus bas que les voûtes primitives ; contrairement à leur habitude les architectes d'alors sont restés fidèles à la croisée d'ogives. Ils ont gardé les piliers carrés qui supportaient les anciennes voûtes avec les demi-colonnes sur lesquelles reposent les arcs-doubleaux et les arcades latérales, mais ils les ont sectionnés à la retombée des nouvelles voûtes. Aussi, seuls, les chapiteaux des colonnes basses ont-ils été conservés ; ce sont de beaux chapiteaux romans qui se rapprochent beaucoup du type corinthien. En dehors d'eux, rien ne mérite de retenir l'attention dans cet ensemble disgracieux et lourd que forme l'église haute.

Les trois nefs s'ouvrent à l'ouest chacune par une porte donnant accès au sommet du perron que domine la célèbre façade sculptée.

La façade occidentale. — La façade par laquelle se termine la nef de l'église abbatiale a subi des remaniements à l'époque moderne. Lors de la restauration du XVIIIe siècle, on avait remplacé l'escalier monumental par un simple perron qui conduisait au portail central ; Revoil et ses collaborateurs ont rétabli l'escalier. En revanche, ils ont laissé subsister tel quel le grand mur nu et disgracieux par lequel, à la même époque, on avait fermé la nef, et qui surplombe l'ensemble découronné des trois portails.



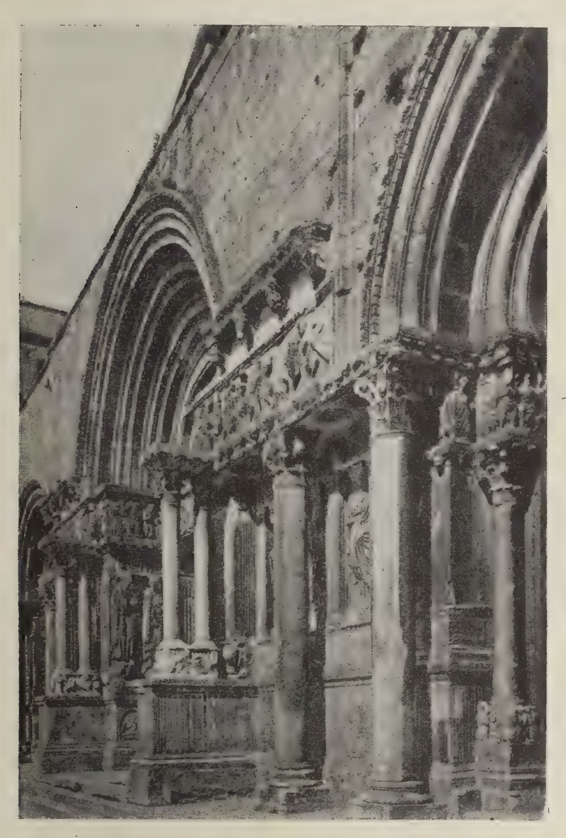
LA FAÇADE OCCIDENTALE. Clich Lévy-Neurdein.

La façade, dans son état actuel, se réduit à trois portails sculptés, autrefois encadrés à droite et à gauche par deux tours carrées qui ont été rasées par les protestants ; celle du sud a été récemment exhaussée et sert aujourd'hui de clocher. Il est probable que, comme l'insinue M. Marignan dans son étude déjà citée sur *L'École de Sculpture en Provence du XIIe au XIIIe siècle*, les trois portails étaient surmontés, comme dans beaucoup d'autres églises de la région, d'un de ces grands frontons triangulaires si caractéristiques de l'école provençale.

Les portails servent de débouchés à la nef principale et aux nefs latérales auxquelles ils correspondent exactement. Le portail central est de dimensions plus vastes que les deux autres ; il est à la fois plus élevé et plus large. La partie inférieure de son linteau est au même niveau que la partie supérieure des linteaux des portes nord et sud. En outre, tandis que celles-ci ont une ouverture unique, il est divisé en deux portes par un pilastre cannelé qui forme trumeau.

D'un bout à l'autre de la façade, un soubassement cannelé, haut de $1^{m},50$, épouse toutes les saillies. De chaque côté du portail central, ce soubassement est remplacé par des médaillons et des bas-reliefs sculptés. A sa partie supérieure, il est limité par un cordon où alternent une rangée de perles, une rangée de feuilles d'acanthe et une rangée de grecques. Au-dessus de ce cordon, et un peu en retrait, au fond de niches que séparent soit des pilastres cannelés, soit des rinceaux, s'alignent quatorze grandes statues ; deux d'entre elles ornent les extrémités de la façade ; les douze autres se

répartissent en deux groupes de quatre entre le portail central et les portails latéraux, et deux groupes de deux



FAÇADE OCCIDENTALE. VUE LATÉRALE.

Cliché Lévy-Neurdein.

logés dans les retraits du portail central. Un très beau rinceau couvre, au-dessus des statues, tout l'espace

intermédiaire entre le portail central et les portails latéraux.

La partie supérieure de la façade repose sur une corniche que décorent des animaux, lionceaux ou serpents, entre lesquels s'intercalent parfois des têtes humaines. Cette corniche, qui supporte les archivoltes des portails latéraux et, dans les parties intermédiaires, une frise sculptée, est interrompue à la hauteur des linteaux des trois portails ; elle reparaît aux deux extrémités de la façade. Elle repose sur six grandes colonnes à fût lisse ou cannelé dont quatre encadrent les portails latéraux. Les socles de certaines de ces colonnes sont formés par des lions. Leurs chapiteaux sont de style corinthien ; ils ne sont pas tous anciens ; plusieurs ont été refaits, comme les colonnes elles-mêmes, lors de la restauration du XIX[e] siècle.

A la hauteur du portail central, la corniche revêt une allure un peu différente : les animaux sont remplacés par des feuilles d'acanthe surmontées de grecques. De plus, elle fait saillie en avant du portail et forme abaque sur les chapiteaux de deux colonnes jumelles, aux socles ornés de bas-reliefs, qui ne supportent absolument rien et n'ont aucune raison d'être ; elles faisaient pourtant partie du plan primitif, puisque dans le mur extérieur de la crypte on trouve une saillie correspondante dans laquelle est incrustée la fameuse inscription de 1142.

Le portail central a un tympan et un linteau sculptés ; le linteau se prolonge de chaque côté par une frise également sculptée qui s'étend jusqu'aux archivoltes des portails latéraux. Les voussures sont d'une mouluration très simple. L'archivolte s'interrompt au-dessus

de la frise sculptée et se termine par une corniche, ornée de feuilles d'acanthe, qui repose sur une des consoles formées par des têtes d'anges ou d'animaux.

Les portails latéraux ont également un linteau et un tympan sculptés. Leurs voussures ne présentent pas la même physionomie que celles du portail central ; elles sont moins nombreuses et consistent en de gros boudins alternant avec de larges bandeaux. De chaque côté de la porte, deux colonnes, fort élégantes, surmontées de chapiteaux corinthiens, supportent un bas-relief que prolonge le linteau et sur lequel se termine la première rangée de voussures, les autres aboutissant à la corniche qui court entre les portails.

Tel est le dispositif de la façade de Saint-Gilles. Malgré une certaine harmonie dans l'ensemble, il offre quelques anomalies assez difficiles à expliquer. Il semble bien, à première vue, que le portail central ait été l'objet de remaniements importants ; il est peu probable que, dans la pensée des premiers maîtres qui y ont travaillé, l'archivolte dût se retourner brusquement pour former corniche et que les deux colonnes géminées fussent destinées à un rôle purement décoratif, ce qui serait contraire à toutes les habitudes médiévales. Il y a là une preuve évidente que l'œuvre n'est pas d'un seul jet ; il y a eu, en cours d'exécution, des interruption au cours desquelles le plan primitif a été modifié. L'examen de la statuaire achèvera de fortifier cette hypothèse, en attestant la présence successive de plusieurs artistes d'une inspiration et d'une technique très différente.

Portail nord. — Le tympan représente l'Adoration des mages. Au centre, la Vierge est assise, et porte



PORTAIL NORD. Cliché J. Labarre.

l'enfant sur son genou gauche ; celui-ci tient un livre d'une main et pose l'autre sur le sein de sa mère. A droite du groupe de la mère et de l'enfant, s'avancent les trois rois mages, le premier à genoux et offrant des

présents, les deux autres un peu en arrière et debout. A gauche, saint Joseph, couché, reçoit de l'ange le message céleste qui l'invite à fuir en Égypte.

Le sujet qui est traité au linteau n'a aucun rapport avec le précédent. C'est l'entrée du Christ à Jérusalem. La ville sainte est symbolisée par une porte, qui est dominée par une tour, suivie d'une enceinte derrière laquelle apparaissent quelques monuments. Le Christ s'avance vers la porte, monté sur une ânesse que suit son ânon et escorté des douze Apôtres qui tiennent des palmes. Devant lui, deux personnages étendent leurs manteaux sous ses pas. A l'intérieur des remparts, la foule se précipite au-devant du Messie ou le contemple du haut de la muraille.

Portail central. — Le tympan ne mérite pas de retenir l'attention. Il a été détruit pendant les troubles religieux du XVIIe siècle et très maladroitement restauré en 1650. Le Christ en majesté entouré des quatre animaux symboliques, qui y figure, est une composition lourde et gauche, constituée par des débris tant bien que mal ajustés et complétés.

Le linteau, au contraire, quoique assez mutilé, a été conservé. Il se prolonge de chaque côté du portail jusqu'aux archivoltes des portails latéraux par une frise sculptée. Voici, en allant de gauche à droite, les divers sujets traités : 1° une scène qui a été diversement interprétée et où l'on a vu tantôt la parabole de l'Enfant prodigue, tantôt Judas restituant l'argent de la trahison ; 2° le Christ chassant les vendeurs du Temple ; 3° Marthe et Marie prosternées devant le Maître ; 4° la Résurrection de Lazare ; 5° le Christ annonçant à saint Pierre son

prochain reniement ; 6° le Lavement des Pieds ; 7° la Cène (ces deux derniers sujets occupent le linteau) ; 8° le baiser de Judas ; 9° le Christ devant Pilate ; 10° la Flagellation ; 11° le Portement de Croix.

Au-dessous de la frise, dans des niches, apparaissent les douze statues des Apôtres. Les huit premiers, en partant de gauche, ont seuls pu être identifiés. Ce sont : saint Matthieu tenant un livre très mutilé ; saint Barthélémy avec une banderole qui porte ces mots : *Ego Barto (lo) meus apostolus. Evertique quasi converti ;* saint Thomas qui a lui aussi un livre à la main avec ce texte qui permet l'identification : *Nisi videro in manibus ejus figuram clavorum et mittam digitum meum in locum clavorum et manum meam in latus ejus, non credam ;* saint Jacques le Mineur, en costume d'évêque, dont le nom figure sur le nimbe : *Jacobus, frater domini, (ier)osolim(it)anus episcopus ;* saint Jean l'Évangéliste dont la personnalité se révèle par les mots inscrits sur son livre : *in principio erat verbum ;* saint Pierre qui se reconnaît à ses clefs ; puis de nouveau saint Jacques le Mineur, car sur le livre que tient le personnage est gravé un verset de l'épître attribuée au dit apôtre : *omne datum optimum et omne donum perfectum des ;* enfin saint Paul avec son habituel front chauve et une banderole sur laquelle on lit : *gratia dei sum id quod sum.* Les quatre dernières statues sont impossibles à identifier. Aux deux extrémités de la façade, deux anges terrassant le démon rappellent et complètent cette décoration.

Au soubassement les cannelures qui ornent d'un bout à l'autre la façade occidentale de Saint-Gilles sont

remplacées par des médaillons. Ceux de gauche retracent l'histoire de Caïn et d'Abel : 1° *Caïn offre au Seigneur une gerbe de blé ;* 2° *Abel immole un agneau ;*



PORTAIL CENTRAL. Cliché Lévy-Neurdein.

3° *Caïn tue Abel.* A droite, les deux médaillons qui avoisinent la porte représentent un centaure qui lance une flèche et un cerf qui s'enfuit ; au troisième, Balaam,

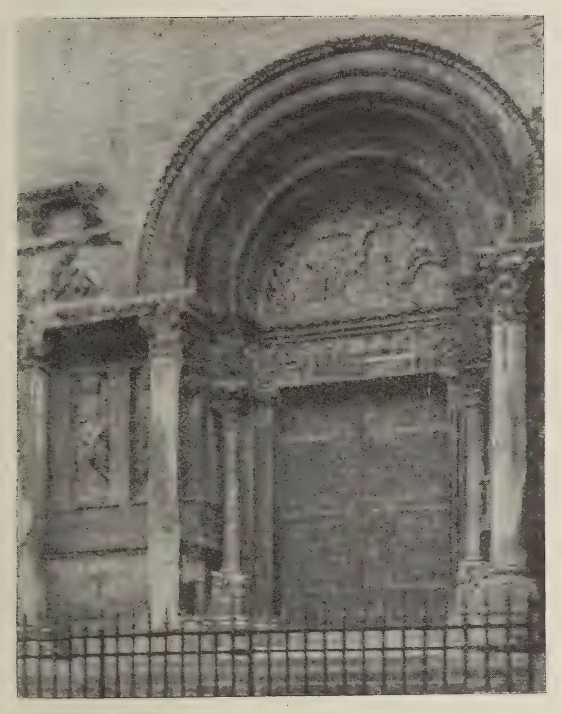
monté sur une ânesse, maudit les Hébreux, tandis qu'un ange le menace de son glaive. Outre ces deux groupes de médaillons qui se font vis-à-vis, il y en a encore deux autres à droite, au-dessous des colonnes jumelées qui font saillie en avant du portail; l'on y a sculpté une chimère et une lionne allaitant ses lionceaux.

Les colonnes elles-mêmes reposent sur un socle sculpté où les scènes de l'Ancien Testament alternent avec les représentations d'animaux. On voit à gauche : 1° *Deux singes attachés l'un à l'autre;* 2° *Un chameau et un homme couché ;* 3° *Un lion qui pose sa patte sur un homme renversé;* — à droite : 1° *David gardant ses troupeaux tout en jouant de la harpe;* 2° *Des oiseaux et des griffons ;* 3° *David tuant Goliath.*

Portail sud. — Au tympan, *la Crucifixion*. Le Christ a été représenté en croix, au moment où il expire ; la tête est penchée, le haut du corps nu ; au-dessous des hanches, une draperie recouvre les membres inférieurs. De chaque côté de la croix, la Vierge et saint Jean se tiennent debout ; à côté de la Vierge, l'Église est symbolisée par une femme, revêtue d'une tunique et d'un manteau très orné, tandis qu'auprès de saint Jean, la Synagogue, interprétée de la même façon, est renversée par un ange et laisse tomber sa couronne.

Le linteau qui, comme au portail nord, se prolonge à gauche et à droite sur les retours d'angles, continue la frise du portail central avec : 1° *sainte Madeleine aux pieds du Christ ;* 2° *Les saintes Femmes achetant des parfums ;* 3° *Les saintes Femmes au Tombeau ;* 4° *Le Christ apparaissant à ses disciples.*

Malgré l'unité apparente que présente la composition du vaste ensemble sculptural que forme la façade de Saint-Gilles, un examen attentif et détaillé des divers



PORTAIL SUD. Cliché de l'Auteur.

éléments révèle quelques divergences. Il est clair que tympans, linteaux, bas-reliefs, grandes statues ne sont pas uniformément sortis de la même main et l'on peut relever la trace de plusieurs ateliers différents tant par

leur origine que par la date à laquelle ils ont effectué leurs travaux.

On doit rattacher, semble-t-il, à un premier atelier le linteau du portail central avec les parties de la frise qui ornent les retours d'angle et qui ne ressemblent en rien à celles qui se déroulent entre le portail central et les portails latéraux. Les figures sont malheureusement très mutilées, sauf dans la scène du *Baiser de Judas*, qui seule peut donner une idée nette du style ; il est à remarquer cependant que le Christ du *Lavement des Pieds* et celui qui prédit à saint Pierre son reniement, quoique moins expressifs, sont apparentés à celui auquel le disciple pervers donne l'accolade et que d'un côté comme de l'autre on peut relever, outre les mêmes dispositions dans les coiffures et les draperies, le même souci du détail pittoresque, avec quelque chose de très moderne dans la technique. Le Christ du tympan appartenait-il au même atelier ? Il est impossible de l'affirmer, étant donné l'état dans lequel il est actuellement, mais il serait surprenant que le tympan ne fût pas de la même main que le linteau et ses annexes.

D'un second atelier proviennent les portails latéraux qui traduisent la même inspiration et les mêmes procédés. Leurs sculptures comptent parmi les meilleures de la façade de Saint-Gilles. Elles donnent une impression extraordinaire de vie et de mouvement ; elles n'ont ni cette raideur ni ces gestes un peu conventionnels que l'on observe fréquemment dans les œuvres de la période romane. Les attitudes sont déjà naturelles et vraies, qu'il s'agisse des disciples qui, dans l'entrée à Jérusalem, se pressent à la suite du Maître et des per-

sonnages qui étendent leurs vêtements sous ses pas ou de l'Enfant Jésus qui, au tympan du même portail,



Cliché Martin-Sabon.

LA FRISE : SCÈNES DE LA PASSION DU CHRIST.

pose délicatement la main sur le sein de sa mère, ou encore de l'extraordinaire Christ du crucifiement dont

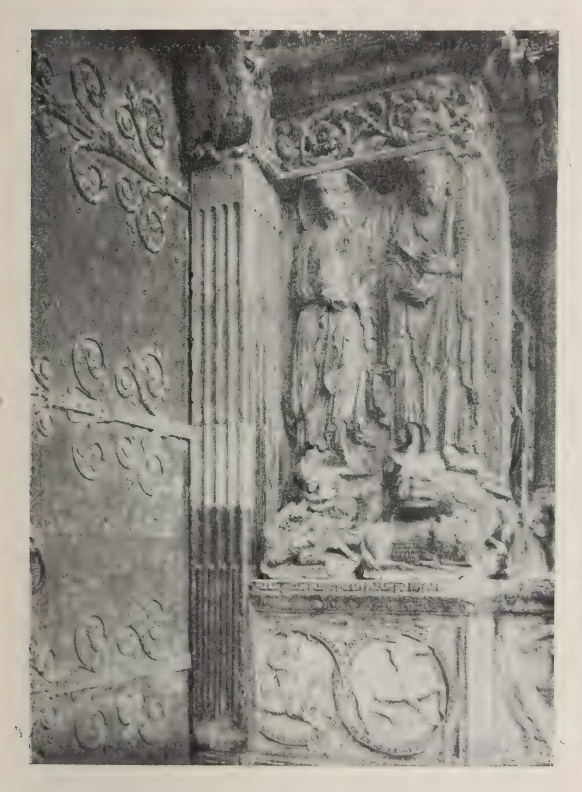
un réalisme saisissant fait ressortir les moindres détails anatomiques et combine les effets comme les expressions avec beaucoup de science et d'art.

Le même atelier a également donné le jour à la partie de la frise comprise entre le portail central et le portail sud dont la technique est étroitement apparentée à celle des portails latéraux : les motifs d'ornementation, les costumes, les caractères anatomiques sont identiques et empreints du même réalisme. « Les personnages, comme le dit fort bien M. de Lasteyrie, sont pleins de mouvement et de vie, les draperies exécutées avec autant de finesse que d'élégance. Certains, comme le bourreau qui lève le martinet pour frapper le dos du Christ, sont dessinés avec un art remarquable qui rappelle les meilleures œuvres de l'Ile de France. »

Il en est tout autrement des bas-reliefs du côté gauche qui ne ressemblent ni à ceux du côté droit, ni à ceux du portail central. « Les figures, écrit encore M. de Lasteyrie, sont lourdes ; beaucoup présentent des réminiscences marquées de la sculpture gallo-romaine ; les têtes sont trop grosses pour la longueur du corps ; l'expression des visages manque de distinction ; les plis des vêtements sont médiocrement dessinés ; les animaux que le Christ chasse du Temple sont d'une facture très défectueuse et qui contraste avec l'élégance des lionceaux rampant sur la moulure qui court au-dessous de la frise. »

Enfin les grandes statues d'Apôtres forment également un ensemble à part. Deux d'entre elles, celles qui sont voisines du portail nord, sont signées ; elles portent le nom de Brunus auquel on est généralement

d'accord pour « faire honneur des quatre statues qui ornent la porte centrale ». Ce sont les meilleures ou,



PORTAIL CENTRAL. CÔTÉ DROIT.
Cliché de l'Auteur.

pour mieux dire, les moins mauvaises, car leur aspect est lourd et leur expression médiocre. Ces défauts sont plus accusés dans les autres statues, œuvre d'un dis-

ciple assez maladroit qui a, plus encore que son maître, manqué d'originalité et de distinction. Peut-être est-ce un disciple encore plus inhabile qui a sculpté la partie de la frise comprise entre le portail central et le portail nord où l'on constate à la fois des insuffisances du même ordre et l'influence très marquée des sarcophages gallo-romains. La même irrégularité se retrouve aussi dans les statues d'anges logées aux extrémités de la façade qui, par ailleurs, dénotent d'autres influences et que l'on a très justement rapprochées de certaines œuvres toulousaines.

En résumé, il paraît certain que les sculptures de saint Gilles proviennent d'au moins trois ateliers différents dont l'origine et la chronologie sont très délicates à déterminer.

Il est vraisemblable que l'on a dû commencer la décoration de la façade par le portail central et que l'on s'est adressé à cet effet à des artistes de la région toulousaine, ce qui n'a pas lieu de surprendre, étant donné les relations qui existaient au XII[e] siècle entre Toulouse et Saint-Gilles. Le motif du Christ de majesté est un motif toulousain qui, il est vrai, a été implanté de bonne heure dans le nord de la France, mais, comme le linteau et les autres bas-reliefs qui entourent le portail central ne ressemblent pas à ceux des portails latéraux très apparentés à la sculpture septentrionale, il y a tout lieu de supposer qu'un atelier toulousain s'est installé à Saint-Gilles, puis à Arles, où il a produit le tympan et le linteau du portail de Saint-Trophime qui trahissent beaucoup plus nettement encore l'influence languedocienne.

Cet atelier a été remplacé par un autre, originaire de l'Ile de France, auquel on doit l'ornementation des portails latéraux. La Vierge de l'*Adoration des mages* fait penser à celle du portail royal de Chartres et davantage encore à celle de la porte Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris avec quelque chose de plus moderne dans les attitudes. Ce trait a été fort bien mis en lumière par M. Marignan, dont les conclusions s'imposent : « C'est déjà, dit-il en parlant de l'Enfant Jésus, le *bambino* qui caresse sa mère. C'est déjà le commencement de ces scènes intimes si familiales et si fréquentes à la fin du XIII[e] siècle. Il n'est pas encore debout sur les genoux ou porté par la Vierge, mais il ne reçoit pas, comme à Chartres et à la porte Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris, les adorations des fidèles, assis sur le giron de sa mère. »

On peut faire les mêmes remarques à propos du Christ de la Crucifixion dont on a noté déjà l'extraordinaire réalisme ; le sculpteur, comme le remarque encore M. Marignan dans sa pénétrante analyse, « a indiqué avec soin les méplats de la poitrine, comme le cou, marqué les côtes du corps, les plis du ventre » ; de même « les traits sont fortement accusés ; le visage allongé trahit une maigreur étonnante, augmentée par la barbe en pointe que l'artiste lui a donnée ». Même réalisme encore dans les bas-reliefs qui se rattachent à cet atelier : l'Entrée à Jérusalem, par le mouvement qui l'anime, rappelle les longues files d'élus des Jugements derniers des cathédrales du nord dont on trouve un spécimen au portail de Saint-Trophime d'Arles où chacun des artistes qui ont travaillé à Saint-Gilles a également laissé sa trace.

Quant à l'atelier de Brunus, il est bien difficile de lui trouver une origine précise et il paraît vraisemblable qu'il a dû se former sur place avec des ouvriers indigènes soucieux d'imiter à leur tour les maîtres toulousains ou septentrionaux tout en s'inspirant des nombreux sarcophages qu'ils avaient sous les yeux. Il n'a produit d'ailleurs que des œuvres médiocres qui, malgré une certaine recherche, indiquent la décadence. Il est certainement le dernier en date. Un détail le prouve : la présence des statues dans des niches disposées le long du mur de la façade que l'on n'observe dans aucune des écoles romanes et qui rappelle, avec moins d'élégance, la disposition des portails gothiques.

Ces observations et celles qui ont été faites sur les anomalies des dispositions générales de la façade acheminent vers quelques conclusions chronologiques qui complètent celles qui ont été formulées plus haut à propos de la crypte.

On a vu en effet que la crypte et la nef de l'église supérieure avaient dû être achevées un peu après 1180. Vers cette date le programme de la décoration était également arrêté et peut-être avait-il déjà été fait appel, pour l'exécuter, à des artistes toulousains qui s'attaquèrent au portail central. Mais, l'abbaye étant alors, comme on l'a vu, dans une très mauvaise situation financière, les ressources manquèrent pour exécuter le programme en question ; on dut interrompre les travaux et les sculpteurs toulousains abandonnèrent Saint-Gilles.

Après 1209, lorsque la paix fut rétablie, on se remit à l'œuvre et l'on fit appel cette fois à des artistes de

l'Ile-de-France qui décorèrent les deux portails latéraux. Au même moment sans doute, le programme primitif fut modifié ; on transforma la physionomie du portail central et on décida de sculpter les parties de la façade intermédiaires entre les portails ; les artistes septentrionaux commencèrent la frise entre le portail central et le portail sud, puis, pour des motifs impossibles à démêler, ils s'en allèrent.

Il dut s'écouler un certain temps avant l'achèvement de la frise qui a été reproduite assez maladroitement à Beaucaire où elle commence avec les scènes qui ornent les retours d'angle du portail central.

C'est alors que se place l'intervention de Brunus et de ses disciples qui sans doute opéraient au même moment et dans les mêmes conditions la transformation du portail de Saint-Trophime où les artistes de l'Ile-de-France avaient également travaillé, quoique dans de moindres proportions, et où ils sont les auteurs des élus et des damnés qui rappellent bien leur manière. En même temps que les Apôtres prenaient place tout le long de la façade, de malhabiles ouvriers terminèrent la frise et y ajoutèrent les scènes gauchement intercalées entre l'épisode de l'entrée à Jérusalem et ceux de la Passion entre lesquels on a constaté bien des fois un hiatus qui serait impossible à expliquer si cette partie de la frise était de la même main que les autres.

En résumé, il est impossible, si l'on rapproche les données des textes de celles des observations archéologiques, de placer la décoration de la façade de Saint-Gilles au début ou même au milieu du XIIe siècle. Elle s'échelonne, avec une série d'interruptions qu'expli-

quent suffisamment les difficultés financières où se débattait l'abbaye, entre 1180 et 1240 environ.

Les ruines du chœur. — L'ancien chœur est complètement isolé de l'église actuelle et il n'en reste que les soubassements à l'aide desquels on peut reconstituer sa physionomie primitive.



Ruines de l'ancien chœur et Musée Lapidaire.
Cliché Lévy-Neurdein.

Sur l'emplacement du transept se trouve aujourd'hui une rue qui sépare le chevet du XVII[e] siècle de l'ancien sanctuaire. Celui-ci avait un plan absidal avec cinq chapelles rayonnantes qui s'ouvraient sur un déambulatoire ; la chapelle du fond et celles qui l'avoisinaient étaient de dimensions plus grandes que les autres. Les bases des supports seules subsistent et manifestent une structure identique à celle de la nef.

A l'entrée, le déambulatoire était flanqué de deux

clochers auxquels on montait par des escaliers tournants. L'escalier du clocher nord a été conservé ; c'est



RUINES DE L'ANCIEN CHŒUR. « VIS DE SAINT-GILLES ».
Cliché Lévy-Neurdein.

la fameuse « vis de Saint-Gilles », ainsi nommée en raison de son plan curviligne et de sa voûte annulaire.

Ce ne sont pas seulement ces dispositions qui font

l'intérêt de la vis. Elle permet aussi de restituer la physionomie de l'ancien chœur. On constate que, comme dans la crypte, les travaux étaient déjà assez avancés lorsque fut connue l'invention de la croisée d'ogives, car ici également les arcs ogifs ont été ajoutés après

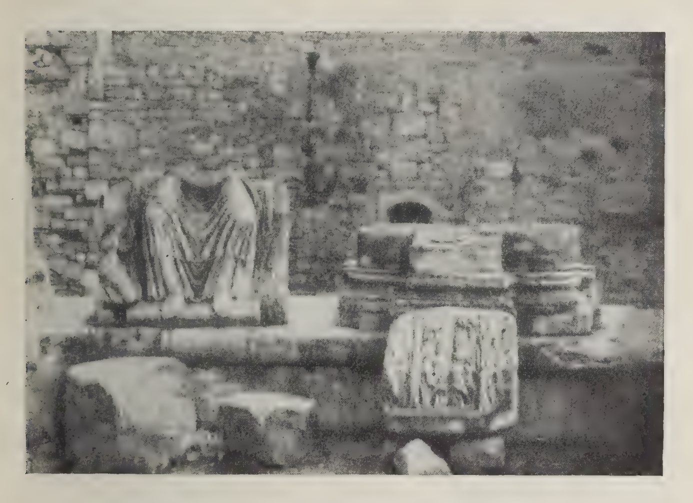


MUSÉE DE L'ANCIEN CHŒUR. COLONNE ROMANE.
Cliché de l'Auteur.

coup et il a fallu, pour les supporter, placer des pierres de biais qui se raccordent mal aux piliers. De plus, l'appareil diffère : à l'origine il présente de nombreuses marques de tâcherons que l'on ne retrouve pas dans les parties remaniées.

Il faut donc, comme dans la crypte, distinguer plu-

sieurs campagnes de construction. La première se placerait, suivant M. de Lasteyrie dont les conclusions s'imposent, entre 1140 et 1175, la dernière à l'extrême fin du XIIe siècle. C'est à cette date que remonte aussi la décoration, très romane d'allure, avec ses chapiteaux à feuille d'acanthe au milieu desquels émergent, comme



MUSÉE DE L'ANCIEN CHŒUR. STATUE DU CHRIST.

Cliché de l'Auteur.

à la façade, des anges à mi-corps, avec les oves, perles et pirouettes des doubleaux, avec la mouluration des ogives en ruban ou en triangles opposés.

En résumé, tout ce qui reste du chœur est contemporain des parties hautes de la crypte. On peut dès lors se demander sur quels points ont porté les travaux qui ont été entrepris à la fin du XIIIe siècle et continués

au XIVe. Il semble bien, à en juger par la dernière travée de la nef du côté du chœur, qui est d'un style plus récent, qu'ils aient visé le raccordement de la nef et du chœur.

Dans les ruines de l'ancien chœur on a installé un musée en plein air. Au centre, se trouve une table d'autel posée sur un chapiteau corinthien et que surmonte une colonne cannelée sur laquelle on a placé un buste moderne du pape Clément IV. Dans le déambulatoire s'échelonnent neuf sarcophages gallo-romains, les uns portent des inscriptions et des croix ; quelques-uns sont ornés de motifs décoratifs, tels que des amours ailés ou des guirlandes de fruits. Dans une des chapelles rayonnantes se trouve une fort jolie colonne avec chapiteau roman. Il faut mentionner enfin quelques débris de statues, comme un joli groupe d'Adam et d'Ève et un Christ assis, que l'on reconnaît à ses pieds nus, mais dont la tête et le buste ont malheureusement disparu.

III

LA MAISON ROMANE

Non loin de l'église abbatiale, sur une petite place et à l'extrémité d'une rue qui aboutit au parvis, s'élève la maison où suivant la tradition, serait né Clément IV.

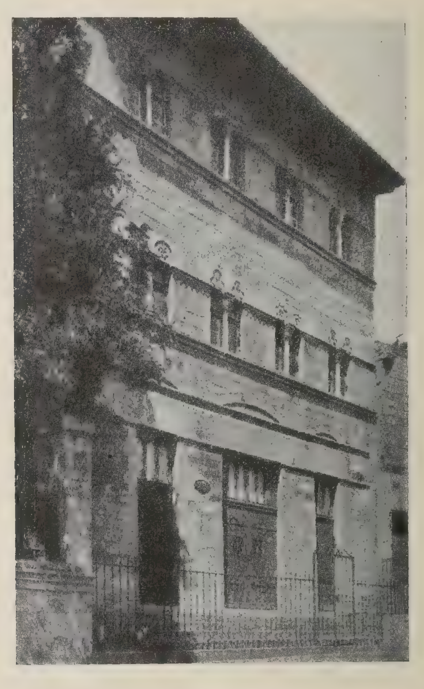
Si incertain que l'on soit de l'identification de cette maison romane avec celle où Guy Foulque a vu le jour, la maison en question, malgré les restaurations, offre en elle-même un certain intérêt.

Elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Au rez-de-chaussée, s'ouvrent trois portes reliées par un linteau commun qui forment un ensemble un peu massif. Les étages retiennent davantage l'attention avec leur quatre groupes assez élégants de baies jumelées dont le linteau est décoré de rosaces encadrées dans des demi-cercles ou des trilobes.

La sévérité de cette façade est atténuée par la présence d'une ornementation en losange, au sommet des linteaux des portes, au-dessous de l'imposte et au niveau du linteau des fenêtres du premier étage.

L'intérieur a été complètement modernisé. Pourtant on voit encore au second étage une cheminée à manteau conique.

En dehors de l'église abbatiale et de la maison romane il n'y a rien de remarquable à Saint-Gilles. Le bourg a trop souffert des guerres religieuses pour qu'il y reste beaucoup de vestiges de son passé médiéval. Les bâtiments claustraux ont disparu et des remparts on n'aperçoit que quelques traces insignifiantes et sans intérêt. Quelques maisons particulières datent des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles et présentent des motifs ornementaux de cette époque.



La Maison romane.

Cliché E. Lefèvre-Pontalis.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

AIGUES-MORTES

AIGON (Abbé). — *Aigues-Mortes, ville de Saint Louis*. Nîmes, 1908, in-16.
BOTHAMLY (C.-H.). — *The walled town of Aigues-Mortes* dans *The archaeological journal*, t. LXXIII, 1916, p. 217-294.
CHARLES-ROUX (J.). — *Aigues-Mortes*. Paris, 1910, in-16.
FALGAIROLLES. — *La Tour Carbonière à travers les siècles*. Nîmes, 1910, in-8°.
LABANDE (L.-H.). — Article *Aigues-Mortes* dans le *Congrès Archéologique de France, LXXVI[e] session tenue à Avignon en* 1909, t. I. Paris et Caen, 1900, in-8°.
LENTHÉRIC (C.). — *Les Villes Mortes du Golfe du Lion*. Paris, 1878, in-12.
MORIZE (J.). — *Aigues-Mortes au XIII[e] siècle*, dans les *Annales du Midi*, t. XXVI, 1914, p. 313-348.
PAGÉZY (J.). — *Mémoire sur le port d'Aigues-Mortes*. Paris, 1879-1886, 2 vol. in-8°.
VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI[e] au XIV[e] siècle*. 1854-1869, 10 vol. in-8°.

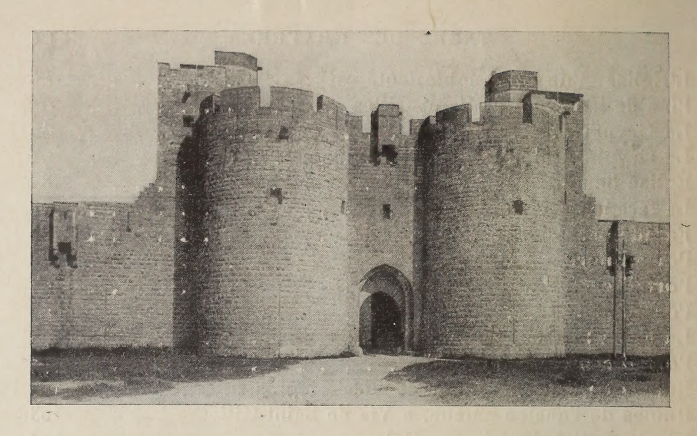
SAINT-GILLES

CHARLES-ROUX (J.). — *Saint-Gilles, sa légende, son abbaye, ses coutumes*. Paris, 1911, in-16.
EVERLANGE (Abbé P.-E. D'). — *Histoire de Saint-Gilles*. Avignon, 1885, in-8°.
GOIFFON. — *Bullaire de l'abbaye de Saint-Gilles*. Paris, 1882, in-8°. — *Saint-Gilles, son abbaye, son grand prieuré, sa paroisse*. Nîmes, 1882, in-8°.
HUBIDOS. — *Histoire et décoration de l'église abbatiale de Saint-Gilles*, dans le *Bulletin du Comité de l'Art Chrétien*. Nîmes, 1906.
LABANDE (L.-H.). — Article *Saint-Gilles* dans le *Congrès Archéologique de France. LXXVI[e] session tenue à Avignon en* 1909. Paris et Caen, 1910, in-8°.
LASTEYRIE (R. DE). — *Études sur la sculpture française au moyen âge*, dans les *Monuments Piot*, t. VIII, 1902, in-4°.
MALE (Émile). — *L'Art religieux du XII[e] siècle en France*. Paris, 1922, in-4°.
MARIGNAN (A.). — *L'École de sculpture en Provence du XII[e] au XIII[e] siècle*. Paris, 1899, in-8°.
NICOLAS (Abbé C.). — *Construction et réparations de l'église de Saint-Gilles*, dans les *Mémoires de l'Académie de Nîmes*. Année 1900. — *Documents inédits sur Saint-Gilles*, dans le *Bulletin du Comité de l'Art Chrétien*. Nîmes, 1898. — *Peintures murales et châsse de Saint-Gilles au XII[e] siècle*, dans *ibid*. Nîmes, 1908.
QUICHERAT (J.). *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, 1886, in-8°.
REVOIL (J.). — *L'Architecture romane du Midi de la France*. Paris, 1874, 3 vol. in-fol.

TABLE DES GRAVURES

AIGUES-MORTES

SAINT-GILLES



La Porte de la Reine. Cliché Lévy-Neurdein.

TABLE DES MATIÈRES

AIGUES-MORTES

SAINT-GILLES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HERISSEY. 769



IMPRIM
CH. HÉRI
:: ÉVREU